



HAL
open science

Garçons et filles en situation de rue. Pertinence analytique des notions de genre et de rapports sociaux de sexe

María Florencia Gentile

► **To cite this version:**

María Florencia Gentile. Garçons et filles en situation de rue. Pertinence analytique des notions de genre et de rapports sociaux de sexe. GIS Réseau Amérique latine. Actes du 1er Congrès du GIS Amérique latine : Discours et pratiques de pouvoir en Amérique latine, de la période précolombienne à nos jours, 3-4 novembre 2005, Université de La Rochelle, Nov 2005, 38 p. halshs-00005628

HAL Id: halshs-00005628

<https://shs.hal.science/halshs-00005628>

Submitted on 15 Nov 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Garçons et filles en situation de rue.

Pertinence analytique des notions de genre et de rapports sociaux de sexe

María Florencia Gentile¹

Mots clés : enfance – pauvreté – rapports de genre – enfants des rues – Buenos Aires

Introduction

La vaste production théorique développée sur la problématique de « los chicos de la calle »² et de leurs conditions de vie dans les grandes villes de l'Amérique latine n'a toujours pas donné d'importance à l'analyse des différentes expériences de la situation de rue selon il s'agisse des garçons ou des filles. En raison de la forte prépondérance historique des garçons « en situation de rue » et à des interprétations qui naturalisent les différences entre les garçons et les filles, la relation entre les enfants et les adolescents en situation de rue et les dynamiques de genre demeure ainsi sous-traitée. Cependant, une analyse des manières dont les rapports sociaux de sexe (et leurs hiérarchies de pouvoir intrinsèques) interviennent dans les expériences des gamins et des gamines « en situation de rue » peut constituer un apport à la compréhension des causes du phénomène, aux manières de vivre l'expérience de la rue et aux alternatives ouvertes aux gamins et aux gamines pour essayer de la quitter.

Ce travail se propose, dans un premier temps, de réfléchir sur les motifs pour lesquels cette inquiétude continue d'être considérée une différence menue en rapport avec d'autres déterminants de l'expérience. Dans un deuxième temps, et par l'intermédiaire de l'analyse de quelques données obtenues lors de notre travail de terrain, nous essayerons de décrire et d'analyser les façons dont les rapports sociaux de sexe se combinent de manières différentes avec les rapports entre les générations ainsi qu'avec les situations de pauvreté des enfants et de leurs familles. Cette imbrication de différents rapports sociaux de pouvoir génère des expériences divergentes dans les espaces sociaux des foyers et de la rue. Premièrement, nous montrerons comment cette articulation agit comme contrainte des

¹ DEA de Sociologie EHESS (CEMS) – Membre de l'équipe de recherche sur les enfants de la rue à Buenos Aires, Secrétariat de Développement Social, Mairie de Buenos Aires.

Adresse : 31, rue d'Avron, 75020, Paris.

E-mail : mflorgentile@yahoo.com

² En français : « les enfants des rues »

façons de quitter le foyer, en analysant en particulier la division des espaces sociaux et la division sociale, sexuelle et générationnelle du travail dont les garçons et les filles participent. Deuxièmement, nous décrivons les manières différentes de vivre « la situation de rue » selon le sexe, à partir de l'analyse du développement des schèmes pratiques particuliers et des possibilités d'insertion dans la sociabilité et dans les activités de survie dans la rue. Enfin, nous montrerons l'influence des représentations de genre comprises dans les différentes réponses sociales, formelles et informelles, reçues par les enfants qui sont dans la rue, selon leur condition de sexe. Ces réponses pèsent sur les diverses façons de s'éloigner de la rue que ces enfants et ces adolescents bricolent.

1. Développements et silences des études sur les enfants en situation de rue en Amérique Latine

Le phénomène social des « chicos de la calle » a été l'objet de multiples recherches en Amérique latine. D'un point de vue historique, une telle expression n'a pas son origine dans le développement d'une catégorie sociologique particulière, mais dans la désignation politique et médiatique d'un phénomène qui synthétise des situations mentionnées auparavant sous les figures des « mineurs démunis », des « mineurs abandonnés », des « mineurs inadaptés », des « mineurs délinquants », etc. C'est surtout à partir des années 1980 que la figure de l'« enfant des rues » commence à être utilisée dans ce continent comme une expression emblématique des processus d'appauvrissement et d'inégalité sociale auxquels ces populations urbaines sont exposées (Gomez da Costa, 1998 : p. 14-16).

Son origine « profane » a rendu difficile sa délimitation sociologique et la distanciation nécessaire des étiquettes stigmatisantes et de valeur qu'une telle figure mobilise³. En ce sens, la notion de l'« enfant des rues » présente des difficultés semblables à celles remarquées par Georg Simmel sur le traitement sociologique de la figure du « pauvre », défini de façon négative et toujours par ce qui lui fait défaut (Simmel, 2002)⁴. De nos jours, un consensus relatif a été créé concernant l'adéquation de cette catégorie pour décrire les garçons, les filles et les adolescents qui vivent, travaillent ou errent dans les rues des agglomérations urbaines, en utilisant les rue à d'autres buts que celui de la circulation

³ C'est ainsi que Claudia Girola (2004) dans son article sur les SDF à Nanterre montre que la situation de proximité des enfants et des adultes dans les rues de la ville crée fréquemment « une diversité de réactions entre apparente indifférence, compassion ou rejet » tout en réactivant vieux stéréotypes identifiant ces personnes à une menace symbolique ou concrète. Dans le cas des « enfants des rues » en Amérique latine on doit ajouter à ce type de stéréotypes négatifs une dimension « prophétique » de ces enfants « comme révélateurs des structures d'injustice et d'oppression » (Gomes da Costa, 1998: p. 18).

⁴ Un exemple d'une telle définition négative est constitué par la Conférence sur ce sujet réalisée en 1995, en Norvège, appelée « Children out of place » (enfants hors de leur place), « hors de leurs familles, des écoles, des clubs, bref, hors de la surveillance des adultes ». Cité in J. Pojomovsky et A. Viñoles (2001 : p.11).

(Pojomovsky, Viñoles, 2001). La difficulté se présente cependant quand on découvre la diversité de motifs et de trajectoires qui mènent les enfants et les adolescents à la situation de rue : il y a des enfants dans la rue pour de différentes raisons et pour des périodes de temps inégales (des heures, des jours, des mois) (Lucchini, 1993 : p18-20).

La prolifération de recherches sur cette population en Amérique latine a fait l'effort de dépasser ces stéréotypes, et est arrivée à montrer, aux mesures différentes et selon les différents pays⁵, la façon dont la situation de rue se met en relation avec des processus macro, tels que les modèles économiques et sociaux mis en place dans chaque cas national, les processus d'appauvrissement et de vulnérabilité de leurs populations qui en découlent, les processus des migrations intérieures, la relation avec les différentes structures de famille, le contact avec les différentes types d'institutions et d'organisations⁶. Malgré l'importante production empirique concernant la question, il est à souligner le manque de travaux s'interrogeant sur les différentes expériences à propos de la situation de rue selon il s'agisse de garçons ou de filles, c'est-à-dire, à propos de la relation entre les enfants et les adolescents en situation de rue et les *dynamiques de genre*⁷.

Le manque d'intérêt pour l'analyse de cette dimension du phénomène est lui même à remarquer et il s'inscrit dans le même sort qu'ont suivi les études de genre en tant que construction d'un domaine légitime des connaissances⁸. Le manque de travaux dans le domaine des études sur les enfants et les adolescents/es en situation de rue, est dû à la conjonction de ce que Michelle Perrot décrit pour l'histoire des femmes comme « plusieurs niveaux de silence » (Perrot, 2001, p. 230).

- a) A un *premier « niveau de silence »*, la constatation de la *moindre présence des filles dans la rue* (constatation qui devient une constante dans toutes les villes de l'Amérique Latine où le phénomène a été étudié)⁹ a mené à la perception de tout intérêt pour la dynamique de genre comme quelque chose de marginal à la constitution du

⁵ La production de recherches empiriques sur cette population dans chaque pays, est en rapport avec la constitution de ce phénomène comme un problème social et politique. Dans ce processus de construction interviennent l'importance et la visibilité du phénomène lui-même, l'action des ONG consacrées à l'aide de ces enfants et son influence dans l'espace public, les priorités des politiques publiques locales, ainsi que l'action des organismes internationaux qui financent des recherches et même la mise en place des politiques à propos. Dans le cas de l'Argentine (que nous aborderons ci-dessous), le sujet est d'autant plus actuel que l'appauvrissement du pays a été abrupt et inédit au cours de ces dernières années. Voilà pourquoi, et en comparant avec d'autres pays de la région, tel le Brésil, le développement de recherches empiriques est moindre, et dû à des initiatives diverses.

⁶ Pour voir une synthèse des lignes d'analyse suivies par les recherches produites sur « les enfants des rues » en Amérique latine, cf. Gomes da Costa (1998) et Sierra Merienne (1991).

⁷ Dans ce concept nous incluons les différentes approches théoriques, actuellement en vigueur au sein des sciences sociales, qui réfléchissent à la relation entre les sexes et à la constitution de ce qui est masculin et ce qui est féminin. Nous aborderons ci-dessous quelques unes de ces approches.

⁸ « Le long silence sur la question de la différence des sexes est un trait commun à toutes les thématiques et disciplines des sciences humaines et sociales » (Laufer, Marry et Maruani, 2001 : p.20).

⁹ Cf., par exemple, Lucchini, 1993, à Rio de Janeiro ; Ariza Castillo, 1994, en République Dominicaine ; Próspero Roze, 1995, à Resistencia ; Corona, Marcial, Rodriguez, 1999, à Puerto Vallarta ; Pojomovsky, Viñoles, 2001, à Rosario ; Lezcano, 2002, à Buenos Aires ; Aragao Martines, 2002, à Sao Paulo ; De Venenzi, 2003, pour l'Amérique latine en général.

phénomène.

- b) A un *second* « niveau de silence », la figure de l'enfant des rues a été prise en tant qu'image qui représente et dénonce les processus d'appauvrissement et de montée des inégalités sociales des sociétés latinoaméricaines (Gomez da Costa: 1998, p14-16). Elle devient ainsi une expression d'une *expérience au trait apparemment neutre, mais en réalité masculin*. De même qu'il est arrivé avec le « primat, longtemps exclusif, des déterminants de classe » (Laufer, Marry et Maruani, 2001 : p. 21) – présents dans les sciences sociales latinoaméricaines autant que dans les européennes – à l'heure actuelle les analyses sociologiques en Amérique latine subordonnent l'importance de la condition sexuée de l'expérience sociale au « *primat de la pauvreté* ». C'est pour cela que la question sur la relation entre les dynamiques de genre et le phénomène des enfants des rues apparaît même aujourd'hui comme moins légitime.
- c) Enfin, le manque de travaux s'enquérant de cette dimension à propos du phénomène des « enfants des rues », rend compte d'un *troisième* « niveau de silence » qui est en relation avec la naturalisation de la division sexuelle des espaces sociaux. Le fait d'attribuer les hommes à la sphère publique (en l'occurrence, la rue) et les femmes à la sphère privée (familiale) n'est pas susceptible d'être mise en question tant qu'il est compris comme le produit de différences « naturelles » entre les sexes. En sciences sociales, une telle prégnance de l'argument essentialiste des différences entre les sexes a été soutenue par les approches fonctionnalistes. De nos jours, c'est la perspective de la pauvreté dans les sciences sociales qui peut mener à préserver et à reproduire des stéréotypes traditionnels des rôles attribués à chaque sexe, à l'inverse de ce que semblerait indiquer la diffusion du postulat de « féminisation de la pauvreté »¹⁰ (Chant, 2003). Une présence moins nombreuse des filles et des adolescentes en situation de rue

¹⁰ Silvia Chant montre comment le postulat de *féminisation de la pauvreté* diffusé par les organismes internationaux dans la région, tout en présentant une utilité politique importante quand elle sensibilise notre attention vers les charges différentielles que suppose la pauvreté chez les hommes et chez les femmes, a de gros inconvénients que nous pourrions résumer dans les items suivants : a) il met en rapport la pauvreté avec les femmes, au lieu de le faire avec les rapports sociaux de sexe. b) En priorisant la définition de pauvreté en tant que manque de revenus dans le foyer, il met l'accent sur les foyers aux chefs-femmes (possédant un seul pourvoyeur) comme « les plus pauvres parmi les pauvres ». Toutefois, en assumant ce postulat comme évident, d'une part, on nie l'importance de la situation de « pauvreté secondaire » des femmes vivant dans des foyers aux chefs-hommes, lesquelles accèdent de façon inégale aux décisions sur l'emploi des ressources disponibles dans le foyer. D' autre part, on culpabilise indirectement l'état civil comme étant le responsable de la pauvreté, puisqu' il soutient la situation du chef-homme comme étant la norme et une organisation de famille (traditionnelle) idéale. c) On passe facilement de « soulager la pauvreté des femmes » à soulager la pauvreté « à travers les femmes » en prenant les femmes comme moyen et vecteur du développement en fonction de leur rôle reproducteur de valeurs en tant qu'organisatrices de la famille, sans promouvoir l'amélioration de la situation des femmes per se : « le fait de choisir les femmes comme l'objectif des projets de bien être et d'efficacité, ne se traduit pas en une tâche de « développement en faveur des femmes » mais en une tâche « des femmes en faveur du développement » ce qui ajoute une nouvelle charge à la femme en situation de pauvreté laquelle « ne doit pas seulement surmonter sa propre situation de pauvreté, mais aussi contribuer à la réduire dans l' ensemble » (Chant, 2003 : p.32-39).

résulterait ainsi d'une nature féminine adéquate pour jouer des rôles dans le foyer, mais inadaptée à la sorte d'activités et des situations que l'on doit traverser en situation de rue.

Cependant, l'introduction des concepts de genre et de rapports sociaux de sexe dans l'analyse des gamines et des gamins en situation de rue nous mène nécessairement à nous interroger sur les processus sociaux qui constituent la situation de rue comme majoritairement masculine (pour quoi sont-elles moins nombreuses ?), et à nous intéresser particulièrement à l'expérience de ces filles qui se décident à la passer. Le fait de reprendre ces notions nous permet aussi de nous interroger sur l'articulation entre les rapports entre les sexes dans la sphère publique où apparaît le phénomène (la rue) et la sphère privée (la famille). Il est ainsi que le fait d'incorporer les notions de genre et de rapports sociaux de sexe nous aide aussi à dénaturer la figure elle-même de l'« enfant des rues », et à mettre en évidence les processus sociaux qui participent à sa constitution, en tant que le produit de dynamiques sociales déterminées dont les rapports sociaux de sexe sont un composant intrinsèque.

1.1 Eclaircissements méthodologiques préliminaires

Nous allons ensuite présenter quelques données obtenues dans notre terrain, qui peuvent nous servir comme indicateurs et déclencheurs de certaines discussions qui se réfèrent à l'importance acquise par les dynamiques de genre dans les processus alternants (et pas linéaires) de départ du foyer, de permanence dans les rues et d'abandons cycliques des rues (provisoires ou définitifs) que vivent de façon différenciée les garçons et les filles¹¹. Cette information provient surtout des dossiers issus du seul centre de jour pour des garçons et des filles en situation de rue qui dépend de la Mairie de la Ville de Buenos Aires, appelé C.A.I.N.A. Les informations y contenues ont originairement été recueillies en fonction des besoins de l'institution de connaître les trajectoires des gamins et des gamines qui y assistent de façon volontaire. Le CAINA existe depuis 1991. Les données que nous présenterons ici correspondent aux dossiers résultants des entretiens que le personnel réalise avec quelques enfants en remplissant un questionnaire avec des caractéristiques

¹¹ Si nous utiliserons quelques unes des données obtenues dans le terrain de notre mémoire principal pour ce travail, le but de celui-là est de décrire et d'analyser les caractéristiques de l'interaction entre les enfants des rues qui assistent à l'institution choisie et l'institution elle-même. Nous nous intéressons à la dynamique, aux possibilités et aux conflits quotidiens qui sont présents dans cette interaction, en prêtant surtout attention aux significations qui leur sont attribuées par les garçons et les filles eux-mêmes, leur assistance étant volontaire. Pour y arriver, nous avons appliqué la technique de l'observation participante associée à celle de l'interview, autant auprès des enfants que du personnel travaillant à l'institution. Les données présentées dans le corps central de ce travail n'auront dans le mémoire qu'une importance secondaire de caractérisation descriptive de la population qui assiste à l'institution, sans constituer pour autant le centre de la problématique y abordée ; elles ne seront pas, donc, désagrégées de la même façon.

sociodémographiques. Le résultat est une base de données de 1666 enfants qui ont fréquenté le CAINA entre août 1991 et décembre 2003¹². Il s'agit de données sur la population fréquentant l'institution et donc ils ne peuvent pas être prises sans précautions comme des indicateurs des caractéristiques démographiques de la population totale de garçons et de filles en situation de rue à Buenos Aires.

Cependant, le développement de recherches locales (surtout quantitatives) sur cette population étant pauvre, l'information que ces dossiers peuvent offrir devient très importante. Elle présente, à son tour, quelques avantages par rapport aux approches traditionnelles quantitatives sur ces enfants et ces adolescents, surtout en ce qui concerne la véracité des réponses obtenues dans un contexte de confiance (l'institution à laquelle ils assistent de façon volontaire), et par des adultes qui ne sont pas étrangers à leur vie quotidienne¹³. L'importante quantité d'information systématisée et la précaution que nous avons pris pour identifier l'influence des actions institutionnelles dans les tendances des données obtenues, ainsi que de contrôler les résultats (là où il serait possible de le faire) grâce aux informations dont nous disposons par d'autres études sur cette population, nous permettent enfin d'utiliser cette source d'information. De toutes manières, ces données serviront comme des indicateurs fragmentaires des dynamiques de genre impliquées, et, en ce sens, nous nous en servirons en tant que déclencheurs de la réflexion sur la problématique qui nous convoque dans ce travail.

2. Le départ (ou non) du foyer familial: la maison et les rues pour les gamins et les gamines des catégories populaires latinoaméricaines

2.1 Filles en situation de rue : une trajectoire atypique

Selon les dossiers du C.A.I.N.A. parmi les enfants et adolescents/es en situation de rue de la Ville de Buenos Aires (qui assistent ou qui ont assisté à l'institution), il existe une prééminence des garçons, sur une minorité des filles et des adolescentes. Il ne s'agit que de 22,9% de filles et d'adolescentes, contre 77,1% de garçons (cf. tableau 1). Cette proportion n'est pas du tout en rapport avec la structure de la population du pays. Les données du recensement national de la population, effectué en 2001, montrent qu'en Argentine en

¹² Cette base présente comme principal problème méthodologique le fait que le choix de cas ne suive pas un seul critère. Par contre, elle pose l'avantage du nombre de cas (en constituant la base de données la plus large existant sur cette population dans la ville de Buenos Aires).

¹³ Ce thème est une limite assumée par toutes les études quantitatives qui abordent les enfants et les adolescents directement dans les rues, un milieu où ils se méfient et sont tout le temps « sur la défensive » face aux adultes et aux inconnues qui s'approchent d'eux. Les mensonges et les réponses évasives sont habituelles chez eux, afin de cacher ou de protéger leurs activités, leurs compagnies ou les sites où ils passent la nuit, face à la possibilité de se voir récriminés, sanctionnés, agressés, ou même face à la possibilité de se voir réprimés. Cf. R. Lucchini, (1993).

général, et dans le Grand Buenos Aires en particulier (région où se trouve, pour la plupart des cas, le dernier domicile des familles de ces enfants)¹⁴, la représentation des deux sexes est égalitaire: pour la population de 5 à 19 ans, on retrouve 49,4% de femmes et 50,6% d'hommes¹⁵.

S'il est vrai que ces données correspondent à des enfants et à des adolescents/es assistant à l'institution, et elles pourraient donc se voir affectées par le type de programme institutionnel développé, il est aussi vrai que des proportions semblables sont énoncées pour la population totale des enfants et des adolescents/es en situation de rue dans la Ville de Buenos Aires par des recherches antérieures (Lezcano, 2002 : p. 13). Il en est de même pour les recherches réalisées sur d'autres agglomérations de l'Argentine et de l'Amérique latine, lesquelles donnent des proportions semblables entre les garçons et les filles en situation de rue¹⁶.

La possibilité de passer par une situation de rue paraît ainsi se constituer comme une *trajectoire typiquement masculine*, en représentant une alternative de trajectoire vraiment atypique pour les filles et les adolescentes des catégories populaires latinoaméricaines¹⁷.

a) *Départ plus tardif du foyer et moins de temps dans les rues*

L'âge de ces filles et de ces garçons en situation de rue ne présente pas de différences significatives (les garçons présentent une moyenne d'âge de 15,2 ans, alors que les filles ont en moyenne 15,5 ans). Pourtant, une différence apparaît quant à l'âge qu'ils avaient tous au moment de commencer leur expérience de rue. Le départ du foyer des filles se produit légèrement après que parmi les garçons et les adolescents: alors qu'un tiers de ceux-ci quittent leurs foyers entre les âges de 10 et 12 ans (32,5%), parmi les filles presque 40% le font quand elles ont entre 13 et 15 ans (37,5%) (cf. tableau 2). Ce départ du foyer légèrement plus « tardif » se rapporte, en moyenne, à une différence d'un an : alors que parmi les garçons l'âge moyen pour quitter le foyer est de 11.66, pour les filles il est de 12.72.

C'est à cause de cette légère différence d'âge au moment de quitter le foyer que les filles sont en général depuis moins de temps en situation de rue : presque la moitié des filles

¹⁴ En 2003, 79% des participants au C.A.I.N.A. provenaient de cette agglomération urbaine.

¹⁵ Données du Recensement National de la Population 2001 (Instituto Nacional de Estadísticas y Censos - IN DEC).

¹⁶ Cf., par exemple, Lucchini (1993) à Rio de Janeiro ; Ariza, Castillo (1994) en République Dominicaine, Próspero Roze, 1995, à Resistencia ; Corona, Marcial, Rodriguez, 1999, à Puerto Vallarta ; Pojomovsky, Viñoles, 2001, à Rosario ; Aragao Martines, 2002, à Sao Paulo ; De Venanzi, 2003, en Amérique latine en général.

¹⁷ Et pourtant un sujet d'études très intéressante, puisque tel que le montre C. Marry dans son étude sur les trajectoires atypiques professionnelles selon le sexe, le fait d'interroger les conditions du passage de ce qui est improbable à ce qui est probable autorise à s'interroger sur la reproduction globale des destinées sexuées et sur ce qui change. Mentionné in M. Ferrand (2004 : p.63).

(46,9%) sont dans la rue depuis un an ou mois (contre 36,9% des garçons), alors que parmi les garçons il y a plus qui se trouvent depuis plus d'un an dans la même situation (63,1% contre 53,1% de filles) (cf. tableau 3). Et cela, malgré le fait que les filles ont le même âge que leurs copains.

Le fait qu'elles soient retenues dans le milieu familial, et par conséquent, qu'elles passent moins de temps dans la rue, se manifeste aussi dans le niveau d'éducation légèrement supérieur atteint par les filles vis-à-vis des garçons¹⁸ : alors que parmi eux, 38,3% ont abouti aux sept années d'études primaires (ce qu'en Argentine permet d'obtenir une première certification)¹⁹ et/ou ont continué à étudier, parmi les filles ce pourcentage monte à 51% (cf. tableau 4).

b) Un contact plus fréquent avec le domicile de la famille

Le stéréotype de l'« enfant des rues » suppose que ces enfants et ces adolescents/es ont définitivement rompu les rapports avec leurs familles (soit parce qu'elles les ont abandonnés, soit parce qu'elles les maltraitent ou les exploitent), ce qui mène donc, à les stigmatiser comme une figure « asociale » (Gentile, 2004). Malgré cela, les études se sont consacrées à montrer que la situation de rue décrit plutôt un processus alternant entre la rue - la maison - les institutions (Lucchini, 1993)²⁰. En effet, l'analyse des dossiers met en évidence l'existence d'un contact fréquent entre les enfants en situation de rue et leurs foyers familiaux: 46,8% de ces enfants disent avoir vu leurs familles moins d'une semaine plus tôt, et ce pourcentage monte à 71,2% si l'on considère ceux qui ont eu un contact avec leurs familles un mois plus tôt²¹ (cf. tableau 5).

Etant donné que le contact fréquent est une caractéristique générale, les données discriminées par sexe montrent que l'« attraction » que le foyer exerce sur les filles et les adolescentes ne se manifeste pas que dans le fait qu'elles quittent moins et plus tard leurs foyers, mais aussi dans le fait que, une fois ce départ arrivé, la plupart d'entre elles préservent un rapport plus assidu avec leurs familles que celui maintenu par les garçons en situation de rue. 57,8% des gamines en situation de rue déclarent avoir vu leurs familles pour la dernière fois au courant de la dernière semaine, alors que parmi les gamins cette

¹⁸ La scolarisation est plus difficile à tenir, une fois dans la rue.

¹⁹ À partir de la fin des années 1990, le système d'éducation a changé en Argentine, en prolongeant de deux années le caractère obligatoire de la scolarisation (de sept à neuf ans). De façon paradoxale, ce fait implique que les enfants en situation de rue n'atteignent même pas le niveau pour la certification élémentaire du système d'enseignement obligatoire.

²⁰ Bien que cette définition continue à être contestée, tel que nous l'avons déjà mentionné.

²¹ Une telle fréquence semble se maintenir indépendamment du temps passé dans les rues, puisque les pourcentages de ceux qui ont vu leurs familles au cours de la dernière semaine ne varient pas beaucoup parmi les groupes étant dans les rues depuis moins d'un an (47%), les groupes étant dans les rues il y a entre un et cinq ans (49%), et ceux qui sont dans les rues depuis plus de cinq ans (42%).

réponse n'atteint que 43,4%. Et si nous ajoutons ceux qui ont vu leurs familles pendant la période comprise entre une semaine et un mois, les pourcentages montent à 82% pour les filles et 67,9% pour les garçons (cf. tableau 5).

Les données présentées jusqu'ici montrent que pour les filles et les adolescentes des catégories populaires latinoaméricaines, le fait de vivre une situation de rue devient une alternative moins probable que pour leurs copains. Et même en se décidant à la vivre, ces filles restent plus attachées au foyer que les garçons qui sont dans les rues. Toutefois, loin de susciter des interprétations naturalistes (par exemple la « nature prétendument moins aventurière des filles » et leur goût plus accentué pour les « affaires de la maison »), la constatation de cette différence nous mène à reprendre quelques uns des débats soutenus par les théories de genre et des rapports sociaux de sexe, en nous permettant d'amorcer des hypothèses alternatives éclaircissant les processus sociaux par l'intermédiaire desquels se génèrent ces différences.

2.2 Construction culturelle des significations de genre : la division générique (et d'âge) des espaces sociaux « foyer » / « rue »

Les féministes européennes et américaines ont dénoncé la connotation sexuée de la division entre « le public » et « le privé » qui caractérise l'ordre social et politique des sociétés modernes : « Lors de la Révolution française, l'ordre de la société se sépare de celui de la famille, le premier relevant du "public", le second du "privé". Cette séparation des deux sphères est en même temps hiérarchisée: le public "encadre le privé" (Rosanvallon), et sexuée, les femmes étant exclues de la sphère publique en raison de leur "nature féminine" (Fraisie) » (Ferrand, 2004 : p. 8).

Cette division spatiale et assignation sexuée a eu et conserve une influence importante sur l'organisation des sociétés latinoaméricaines, où « les systèmes de genre au sein des sociétés métisses urbaines ont été profondément marquées par l'héritage colonial espagnol [*et portugais*] qui attribuait une grande importance à la division entre "le public" et "le domestique", au contrôle de la sexualité féminine, au concept de l'honneur au sein d'une famille, à la reconnaissance d'autres hommes et à la paternité comme le moyen de réaffirmer la propre masculinité » (Arriagada, 2002 : p. 146). La division public/privé prit dans la région une caractéristique spéciale : « la fragilité des institutions publiques dans ces sociétés aurait mené à ce que l'opposition domestique/publique soit perçue en termes territoriaux de foyer/rue » (Fuller, cité *in* Arriagada, 2002 : p. 146).

Dans les catégories populaires latinoaméricaines « *la rue* » est perçue comme une place propice à l'échange, comme ce qui est ouvert, comme le lieu de l'inattendu et du non

prévu (donc, de l'apprentissage) (Lucchini, 1993 : p. 16-18), et aussi de ce qui n'est pas contrôlé (donc, de l'amoralité, de l'illégalité, de ce qui n'est pas qualifié) (Da Matta, cité in Camargo Ferreira, Lima da Silva, 1998). C'est pour cela que parmi ces catégories sociales elle est associée aussi à un espace possible d'insertion informelle d'activité économique (Lucchini, 1993). « *Le foyer* », par contre, apparaît associé à ce qui est ordonné (Da Matta, cité in Camargo Ferreira, Lima da Silva, 1998), à ce qui est fermé (et donc, contrôlé), à ce qui est routinier et prévisible, à ce qui préserve, à ce qui protège (Rizzini, Fonseca, 2002 : p. 21). C'est à cet espace, donc que seront assignés ceux qui sont perçus comme les plus vulnérables et dignes d'être protégés : les femmes et les enfants ; alors que la rue sera perçue comme un espace qui exige des capacités personnelles qui se rapportent au masculin et à l'être adulte²².

Or, cette assignation n'est pas due à des particularités biologiques de différenciation entre les sexes ni aux âges de la vie : les recherches montrent comment on exerce une *socialisation différentielle* des garçons et des filles dès leurs premières années. Bien qu'on approuve le fait que les enfants passent la plupart de leur temps dans l'espace de la famille (le foyer), on encourage les garçons depuis leur enfance à vivre dehors, en leur apprenant et en encourageant chez eux, par exemple, le développement de jeux de déploiement physique, qui ont besoin de se dérouler hors des limites de la maison ; ou en les engageant à accomplir des tâches qui peuvent se passer hors du regard de leurs parents (Heilborn, 2000 : p. 21 ; Ferrand, 2004 : p. 50). Dans le cas des filles, par contre, il s'agit de protéger et de contrôler leur sexualité, celle-ci étant la base d'une réputation dont dépend non seulement la destinée de la jeune fille, mais aussi l'honneur et le prestige de toute leur famille (spécialement ceux des hommes : père et frères) (Rizzini, Fonseca ; 2002 : p. 21). Sans atteindre les niveaux soutenus par certains groupes arabes, où l'on vérifie un véritable culte à la virginité ou à la chasteté (tel que l'éclaircit C. Fonseca (2000 : p. 28)), l'importance de la circulation des femmes à l'espace de « la maison » devient ainsi une garantie de leur « vocation naturelle » pour accomplir leur rôle comme épouse et comme mère (Rizzini, Fonseca ; 2002 : p. 21). Ce qui est en jeu c'est l'usage (public ou privé) du corps et de la sexualité féminins²³. Ainsi, le fait de rester dans le domaine de la maison opère en tant

²² Beaucoup de travaux ajoutent une distinction fondamentale dans la dichotomie foyer/rue, en établissant une différence entre les rues du quartier (lequel fonctionne quelques fois comme une étendue de l'espace du foyer) et les rues du centre-ville (qui représentent la véritable opposition à l'espace intime). Cf. (Lucchini, 1993). Cette distinction est importante dans notre cas : ce qui caractérise le phénomène des « enfants des rues » est la présence des garçons et des filles dans les rues du centre-ville (et non dans les rues des quartiers d'où ils proviennent).

²³ La vision androcentriste du monde entraîne l'objectivation sexuelle des femmes, à travers laquelle « le corps des femmes est perçu et traité comme un objet et un réceptacle, dont les hommes prennent possession par l'acte sexuel » (Bozon, 2001: p. 176).

qu'indicateur moral qui distingue les femmes « vertueuses », « bien éduquées », de celles qui « ont grandi dans la rue » (Rizzini, Fonseca, 2002 : p. 20-21). Le risque de s'exposer à des situations d'abus sexuel, d'être traitées comme des prostituées, peut donc être subtilement légitimé tant qu'il s'agit de « filles des rues », c'est-à-dire, n'appartenant à aucun homme, dont le corps et la sexualité sont donc à la disposition publique. En tout cas, les filles « de su casa »²⁴ voient le temps et l'espace de la rue qu'elles peuvent fréquenter de façon légitime absolument délimités et restreints (Heilborn, 2000 : p. 21). Le « monde de la rue » serait légitimement traversé par la femme quand il était un prolongement de la maison, pour aller au travail ou pour rendre visite à des parents. Autrement, sa présence dans la rue n'est pas bien vue par la moralité populaire (Da Matta, cité *in* Hita, 1997).

Le fait qu'au sein des catégories populaires latinoaméricaines, les besoins économiques aient historiquement mené une grande partie des femmes au travail en dehors du foyer, en les mettant, par conséquent, hors des murs de « la maison » (Rizzini, Fonseca, 2002 : p. 21) n'empêche pas la continuité, même aujourd'hui, du modèle hiérarchique patriarcal au sein de la moralité populaire (Sarti, cité *in* Hita, 1997). Au contraire, celui-ci subsiste comme un idéal à être atteint dans ces couches sociales pour lesquelles la sortie de la femme de la maison est perçue comme l'incapacité du mari de pourvoir suffisamment au foyer ; elle est donc vécue comme une source de honte et de déshonneur (Rizzini, Fonseca, 2002 : p. 22)²⁵.

C'est ainsi que le fait d'oser traverser l'espace de « la rue » et de s'éloigner du domaine du foyer entraîne des sanctions morales et des répercussions sociales sur les filles des catégories populaires, ces sanctions et ces répercussions ne pesant pas sur leurs copains. Ainsi, « même si elles peuvent éventuellement transgresser les frontières de genre à l'intérieur desquelles elles sont socialisées, de telles possibilités de révolte contre les normes sont pourtant fortement limitées. La transgression mène à l'accusation de déviation, de "fille facile", "relâchée", ce qui entraîne une trajectoire particulière » (Heilborn, 2000 : p. 21) et une exposition à des risques auxquels ses frères et ses copains sont moins exposés.

2.3 Caractéristiques des familles

Il existe des controverses en ce qui concerne l'existence d'une conformation

²⁴ La vision androcentriste du monde entraîne l'objectivation sexuelle des femmes, à travers laquelle « le corps des femmes est perçu et traité comme un objet et un réceptacle, dont les hommes prennent possession par l'acte sexuel » (Bozon, 2001: p. 176).

²⁵ Dans le même sens, Annie Fouquet décrit pour le cas français que : « le développement de la famille salariale ouvrière se calque sur le modèle de la famille bourgeoise où la femme tient le foyer. L'idéal de l'ouvrier du début du siècle est de gagner suffisamment pour pouvoir éviter à sa femme l'"enfer de l'usine" » (Fouquet, 2001 p. 107).

familiale qui « encourage » ou qui « retienne » le départ du foyer des enfants et des adolescents, vers le domaine de la rue. Nous pourrions élargir la question, en nous demandant s'il existe ou non des conformations familiales qui interviennent de façon différenciée, selon qu'il s'agisse des garçons ou des filles.

Certains chercheurs avancent que « les familles auxquelles appartiennent les enfants des rues sont des familles incomplètes ou reconstruites, c'est-à-dire, des familles qui comptent sur la présence d'un des parents, probablement la mère, ou bien des familles intégrées par des beaux-pères ou des belles-mères » (Ariza Castillo, 1994 : p. 95). Cet auteur va même affirmer que de telles constitutions familiales, dans des contextes de pauvreté, génèrent une espèce de « sélectivité négative » dans laquelle les enfants de sexe masculin, trouvant leur place dans la famille déplacée à cause de l'incorporation d'un autre homme, ont plus de possibilités de se sentir exclus de leurs foyers que les filles (Ariza Castillo, 1994 : p. 100). Toutefois, il y a des auteurs qui préviennent que ces interprétations « donnent l'impression que la pauvreté est plus due aux caractéristiques de ces foyers (y inclus l'état civil de celui qui en est à la tête) qu'aux contextes sociaux et économiques dans lesquels ils se trouvent » ; qu'elles encouragent « les discours pathologiques dans lesquels on décrit les foyers au chef femme comme quelque chose de dévié et/ou d'"inférieur" à la "norme" du chef masculin » (Chant, 2000 : p. 37-38) ; et qu'elles perpétuent l'idée selon laquelle « les foyers ayant un chef masculin sont la seule expression de structure de famille "intacte" et essentiellement libre de problèmes » (Feijóo, 1999 : p.156).

En effet, dans notre analyse des dossiers recueillis nous ne retrouvons pas de différences significatives entre la composition par sexe des enfants provenant des foyers aux différents types de conformations familiales : les proportions se maintiennent constantes entre les pourcentages des garçons et des filles selon qu'ils proviennent de familles conjugales complètes « consanguines » autant que de familles conjugales « ensablées » ou monoparentales (en général au chef femme) – Cf. dessin 1.

Les différences apparaissent, par contre, quand nous comparons le nombre de membres qui composent les familles des garçons et des filles en situation de rue, et surtout le nombre de *frères et de sœurs*. La différence entre les garçons et les filles devient significative quand la cohabitation avec des frères et sœurs sous le même toit devient hautement nombreuse : égale ou plus de cinq frères et sœurs. Alors que 37% des garçons cohabitaient avec cinq frères et sœurs ou plus, parmi les filles qui ont quitté leurs foyers le pourcentage est de 48,3% (cf. tableau 6). Cette donnée donne lieu à la question sur le rôle qu'ont les filles des catégories populaires dans la réalisation des tâches ménagères et de garde de leurs frères et sœurs, c'est-à-dire, sur la division sexuelle et sociale du travail à laquelle elles

participent.

2.4 La division (sociale, sexuelle et générationnelle) du travail

L'approche théorique des rapports sociaux des sexes a souligné l'importance de la division sexuelle des activités et du travail dans la construction sociale des inégalités sexuelles. Elle est sous-jacente à la division symbolique des espaces sociaux que nous avons déjà mentionnée. Le travail ménager réalisé par les femmes, a été, jusqu'il y a quelques décennies, tout à fait invisible, en raison de son caractère non monétaire inscrit dans un cadre d'échanges du type don/contre-don (Fouquet, 2001 : p. 100-118). Depuis ses premiers travaux, des féministes telles que C. Delphy ont dénoncé qu'« à travers le mode de production domestique, il y a appropriation matérielle du travail des femmes, appropriation privée mais aussi appropriation publique dans la mesure où à travers lui s'accomplit une part essentielle du travail de reproduction de la société » (Delphy, cité *in* Laufer, 2001 : p. 61). En faisant notre cette approche, nous dirons que le travail exercé par les garçons et les filles des catégories populaires à l'intérieur du foyer, devrait aussi être compris comme faisant part de la division sociale, sexuelle (et donc aussi générationnelle) du travail qui est structurelle dans l'organisation d'une société déterminée²⁶.

Le travail des enfants a été l'objet de recherches multiples, et a acquis un nouvel essor à partir des années 1980, en fonction d'un intérêt renouvelé soutenu par les organismes internationaux, en vue de l'« élimination du travail des enfants » (Manier, 2003 : p. 3). Au delà des prescriptions légales, beaucoup de ces études réalisées sur les couches populaires latinoaméricaines montrent comment les conditions matérielles (manque de revenus familiaux, chômage, etc.), culturelles (valeur du travail en tant que façon d'apprentissage et socialisation valable chez les enfants) et les inefficacités dans les politiques et dans l'infrastructure publique pour le soutien des familles (manque de crèches, manque d'allocations familiales, manque de cantines publiques, etc.), se conjuguent entre elles pour que, au delà des intentions normatives, ces garçons, ces filles et ces adolescents/es, n'arrivent pas à avoir une « enfance insoucieuse » telle qu'elle est comprise

²⁶ Dans ce sens, Bénédicte Manier remarque (2003 : p.3) que « le travail des enfants n'est pas qu'une survivance du passé (...) il constitue un rouage de l'économie, ce soit à l'échelle micro- (la gestion quotidienne de la pauvreté dans leurs familles) ou macro-économique : ils jouent un rôle dans les modes de production fondés sur des coûts de main-d'œuvre toujours plus bas ». En s'opposant à quelques idées instaurées, il ajoute aussi que « le travail des enfants n'est pas l'apanage du tiers monde: il est loin d'avoir disparu en Italie, aux Etats-Unis ou en Grande-Bretagne » (2003 : p.3). Et il ajoute : « le travail des enfants n'est pas non plus un phénomène récent. L'enfant a de tout temps participé à l'économie familiale (travaux agricoles, tenue du foyer). Hors du cercle familial, il a constitué très tôt une main-d'œuvre identifiée (domestiques, petits apprentis loués au Moyen Âge), voire une marchandise (petits esclaves des patriciens grecs et romains de l'Antiquité). L'industrie naissante du XIXe. siècle a aussi eu délibérément recours à la main-d'œuvre enfantine en Europe et aux Etats-Unis » (2003 : p. 4).

depuis les valeurs eurocentriques, et valable pour les couches moyennes et hautes des sociétés latinoaméricaines (Rizzini, Fonseca, 2002 : p. 5-22 ; Heilborn, 2000 : p. 3-10 ; Chant, 2003 : p. 44).

Toutefois, les effets de ces contraintes ne sont pas identiques chez les enfants et les adolescents selon qu'ils soient des filles ou des garçons. Si le travail des enfants et des adolescents/es dans les catégories populaires latinoaméricaines est plusieurs fois compris depuis la logique de la « réciprocité », où il est légitime que tous les membres du groupe apportent au fonctionnement général (Heilborn, 2000 : p. 15)²⁷, la dite « collaboration » se traduit pour les garçons en recherches de ressources hors du foyer (en les socialisant dans les valeurs masculines, comme pourvoyeurs du foyer). Pour les filles/adolescentes, par contre, il s'agit de partager ou d'assumer la responsabilité du travail ménager et de la garde de leurs frères et sœurs, leurs mères sortant à la recherche de ressources, en remplaçant ainsi l'impossibilité économique d'embaucher une aide payante qui réalise ces tâches (Heilborn, 2000 : p. 5). Des observations ethnographiques menées par des anthropologues brésiliens avancent que « les filles apprennent que la maison c'est "l'affaire des femmes". Elle sont socialisées pour faire face aux tâches comprises dans la garde du foyer, et surtout, réprimandées si elles ne répondent pas positivement à ces demandes » (Heilborn, 2000 : p. 15). Et en rapport avec les données que nous présentons (c'est-à-dire, l'influence du nombre de frères et sœurs), cette étude signale que la trajectoire de ces filles sera d'autant plus surchargée – plus de travail, plus de responsabilités – que le nombre de frères sera haut dans le foyer (Heilborn, 2000 : p. 15). Dans le même sens, une étude sur le cas argentin montre que la composition par sexe change jusqu'à s'inverser selon la définition de « travail des enfants » que l'on adopte : la présence de garçons est plus forte lorsqu'une définition ne comprenant le travail que comme l'obtention de revenus décrit la collaboration au foyer. Par contre, si nous incorporons les tâches ménagères à la notion de travail, non seulement le phénomène augmente considérablement, mais cette augmentation est due à l'incorporation des filles, majoritaires pour tenir ces tâches (Actualización diagnóstica del Trabajo infantil en la Argentina, 2002).

Et même quand les garçons et les adolescents participent aussi à la réalisation d'une

²⁷ En analysant les effets de l'augmentation de la participation des femmes européennes dans le marché du travail, A. Fouquet commente que celle-ci génère de nouvelles disjonctives concernant le travail domestique : « pour satisfaire un même besoin, il existe de multiples solutions: ne pas faire, faire par soi-même (...) faire faire par des proches de façon informelle, recourir à un service marchand privé ou public » (Fouquet, 2001 : p. 116). Dans le contexte des couches populaires latinoaméricaines, où les femmes sont historiquement allées chercher des ressources hors du foyer, une telle disjonctive se voit limitée en raison de la difficulté économique d'équiper le foyer ou de faire appel à l'embauche de services privés. Cette situation se voit à son tour aggravée par le manque d'un système publique de politiques et d'infrastructure pour le soutien du foyer. Dans ces conditions il ne reste qu'à faire par soi-même et/ou faire faire par des proches, dont les enfants, surtout les filles.

part du travail ménager, cette participation revêt un caractère différent, tel qu'apparaît dans le cas brésilien : « En raison de la manière différente dont s'articulent les rôles sociaux pour les gamins et les gamines, le travail ménager prend un contenu d'*obligation* pour les filles, et d'*aide* pour les garçons, celle-ci étant conditionnée à leur volonté » (Heilborn, 2000 : p. 17)²⁸. Ce cadre moral différent semble s'exprimer aussi dans le cas argentin, qui montre que les garçons participent *occasionnellement* à l'accomplissement des tâches ménagères, alors que les filles le font *habituellement* (Actualización del Trabajo infantil en la Argentina, 2002).

Les garçons et les filles des catégories populaires participent ainsi très tôt de la division *sociale* (ce qui les distingue des enfants des autres couches sociales), *générationnelle* (travail adulte vs. travail des enfants) et *sexuelle* (différence entre les garçons et les filles) *du travail* dans la société. Il en découle des hypothèses importantes pour comprendre pourquoi il y a moins de filles dans les rues, et pourquoi elles ont plus de rapport au foyer familial. Premièrement, ces filles et adolescentes qui accomplissent ces rôles qui leur sont appris depuis leur enfance, ont dans leur foyer un *espace d'obligations* (d'autant plus important que le nombre de frères et sœurs à servir est important), mais aussi elles ont, en contrepartie, une *place de reconnaissance sociale propre*, que leurs frères n'ont pas à l'intérieur du foyer, et qui résulte donc, moins expulsif, même dans des situations de pauvreté et d'entassement, de violence et de conflit grave²⁹. Secondement, autant les filles que les garçons, depuis leur enfance, et à travers un processus de socialisation qui est différent pour eux que pour elles, et selon le secteur social auquel ils appartiennent, acquièrent des savoir-faire pour se conduire dans l'un ou l'autre milieu (la maison et la rue), des habitudes corporelles adaptées, des formes de comportement associées à un espace ou à un autre, de différentes ressources (par exemple, la participation à des réseaux de sociabilité liés au contexte familial/du quartier, ou au contraire, à l'extérieur³⁰, ou des savoir-faire utiles pour l'exercice d'un travail). Tout cela jouera un rôle dans le choix de l'espace où les enfants vont décider de rester.

2.5 Les motifs pour « quitter la maison »

Interrogés à propos de la question, les gamins et les gamines en situation de rue

²⁸ Tandis que pour les hommes, après l'âge de 14 ans, c'est le fait de pourvoir au foyer ce qui constitue une obligation morale, au moins dans le cas des catégories populaires brésiliens. (Heilborn, 2000 : p.18).

²⁹ Dans ce même sens, F. De Singly esquisse ce que pour lui constitue une *thèse complémentaire* à celle de la domination masculine: "la prise en charge du développement d'individus qui ont besoin de soi (à la condition que cela ne soit pas perçu comme une relation de subordination) peut être, même si elle est assignée dans le cadre de la domination masculine, considérée comme une valeur irréductible, une forme d'"altruisme de proximité" ». (Singly, 2001 : p. 159).

³⁰ M. Ferrand développe l'idée des *pratiques et des réseaux de sociabilité différents entre les hommes et les femmes*, plutôt liée à une sociabilité « extérieure » pour eux, et visant une sociabilité « intérieure » (réseaux familial et voisinage) pour elles (Ferrand, 2004 : p.71).

rendent peu fréquemment compte de ces processus structureaux qui les poussent à quitter leurs maisons ou au contraire, les y retiennent. Tel que le signale M. Marpsat pour le cas des SDF à Paris, « les interrogés évoquent souvent des causes "immédiates", telles qu'ils les perçoivent ou les reconstruisent, pour expliquer leur situation » (Marpsat, 1999 : p. 892).

Ainsi, les raisons principales mentionnées par les filles et les garçons en situation de rue et qui se trouvent dans les dossiers analysés, sont, en premier terme, la violence (physique) familiale qu'ils subissent dans leurs familles (42,2%), suivie par la mention de la situation économique familiale comme déclencheur de la sortie (30,7%), des situations de conflit familial – sans exercice de violence physique – (23,3%), et « ennui » (9,9%) (cf. tableau 7). La différence la plus importante parmi les motifs mentionnés par les garçons et par les filles, est celle de la souffrance de violence familiale : alors que les garçons la mentionnent dans 39,9% des cas, la moitié des filles en situation de rue mentionnent ce fait comme une explication de leur départ du foyer (49,9%). Et parmi ce type de motifs, c'est surtout la mention de l'harcèlement /abus sexuel qui explique cette différence, puisqu'il n'y a que 1,7% des garçons qui font cette mention, contre 18,7% des filles en situation de rue (cf. tableau 7).

Nous pouvons remarquer deux aspects concernant l'analyse de cette donnée. Des auteurs comme R. Lucchini anticipent déjà qu'« en général, l'enfant situe les causes de ce départ dans le comportement violent de la mère ou du père. La plupart des récits font apparemment état d'une séparation brusque et d'un événement unique qui en serait responsable » (Lucchini, 1993 : p. 41). Dans son enquête, ce chercheur rend compte du fait que ce motif opère plutôt comme un *déclencheur* d'un processus que comme la cause d'une véritable *rupture*, et que pour comprendre cet éloignement progressif il faut tenir compte de causes multiples. Pourtant, cette explication ne dit rien sur la différence énoncée entre les garçons et les filles.

Dans son article sur les femmes SDF à Paris, M. Marpsat fait jouer la notion de *sympathie*³¹ pour comprendre le poids qu'a la mention de conflits familiaux parmi les femmes³². Nous prenons d'elle une deuxième remarque, selon laquelle il est nécessaire de relativiser cette différence selon le sexe puisqu'elle reflète à son tour les représentations de genre en cours au sein d'une société : les conflits de famille suscitent de différentes

³¹ L'auteur prend cette notion des travaux de Candace Clark à propos des femmes homeless. « La sympathie est définie comme la combinaison de l'empathie (se mettre à la place de) et du fait d'éprouver un sentiment en réponse à l'émotion de l'autre et/ou de développer une expression de ce sentiment ou une conduite d'aide [...] On accorde sa sympathie à quelqu'un qui se trouve dans une situation difficile ou douloureuse, à l'issue d'un jugement » (Marpsat, 1999 : p. 910).

³² Surtout quand il s'agit d'analyser des recherches réalisées dans le cadre d'une institution d'aide, tel qu'il est aussi notre cas.

réactions, selon ils soient subis par des hommes ou par des femmes, et celles-ci « peuvent être conduites à présenter (et à se représenter) les causes de leur situation de manière à offrir la meilleure image » pour l'obtention d'aide (Marpsat, 1999 : p. 893)³³.

De toutes manières, pour les mêmes raisons énoncées par ces remarques, la mention de la violence familiale peut aussi rendre compte de dynamiques familiales qui atteignent particulièrement les filles des catégories populaires. Cette hypothèse est plus évidente quand on analyse la condition d'activité des membres adultes du foyer : alors que la distribution par sexe parmi les enfants des rues ne semble pas liée au fait que la mère avec laquelle ils vivaient travaille ou non, quand il s'agit du père ou du beau-père au chômage, la proportion de filles quittant leurs foyers augmente de façon significative (cf. dessin 2). Il y a ceux qui interprètent ce fait en disant que l'insertion intermittente au travail, la sous-activité ou le chômage mènent les adultes à passer plus de temps qu'auparavant dans le foyer, et libèrent ainsi les filles de la responsabilité du travail ménager³⁴. Pourtant, cette explication ne rend pas compte de la raison pour laquelle l'effet est différent selon il s'agisse du père/ beau-père ou de la mère n'ayant pas de travail.

Cette interprétation paraît par ailleurs contredite quand nous mettons en rapport les motifs pour lesquels les filles et les garçons expliquent leur sortie du foyer, et la condition d'activité des adultes. C'est alors qu'on perçoit clairement que la mention de la souffrance de situations de violence familiale (surtout d'abus/harcèlement sexuel) faite par les filles est plus importante que parmi les garçons, au cas où le père ou le beau-père avec qui les uns autant que les autres cohabitaient n'aurait pas eu de travail (cf. tableau 8). On pourrait considérer comme plus pertinentes les explications surgissant des recherches qui montrent les effets déstabilisants du chômage et des difficultés d'insertion au travail chez les hommes adultes, en tant qu'une des conséquences les plus violentes de la division sexuelle du travail. Le modèle du pourvoyeur du foyer comme pilier de l'identité masculine étant toujours valable, « leur place ne peut cependant pas être stabilisée en dehors du travail, le modèle du père au foyer n'étant ni valorisé ni valorisant » (Ferrand, 2004 : p. 18). Des études réalisées à ce sujet dans des pays latinoaméricains, dont l'Argentine, indiquent que « l'augmentation de la vulnérabilité sociale, éducative, et économique des hommes peuvent se manifester à travers la violence ménagère et communautaire, l'abus de l'alcool, des drogues ou d'autres comportements hostiles » (Chant, 2003 : p. 36). Ainsi, les difficultés pour l'insertion au

³³ Les mêmes raisons peuvent emmener les garçons à moins mentionner ce motif comme cause du départ du foyer.

³⁴ C'est le point de vue mentionné dans un article d'opinion du journal *La Nación* lequel assure que « les adultes, ayant moins de possibilités de travail, libèrent les filles du besoin de rester au foyer en charge de leurs frères et soeurs cadets ». Dans *Journal La Nación*, article d'opinion : « Plus d'enfants dans les rues », publié le 18/06/2004.

travail des pères et/ou des beaux-pères, peuvent déterminer l'augmentation des conflits et de la violence à l'intérieur de la famille, ce qui parvient à constituer un facteur déclenchant la sortie du foyer des filles et des adolescentes (qui passent plus de temps à l'intérieur du foyer).

Par l'intermédiaire, donc, de la conjonction de ce processus de socialisation, de la distribution générique des espaces sociaux et de l'importance de la division sexuelle du travail dont participent ces garçons et ces filles des catégories populaires, le domaine familial apparaît enfin comme l'espace « naturel » des filles et des adolescentes, et leurs « intérêts » et choix plus liés à la destinée de leurs familles. Cela entraîne deux faits : d'une part, la possibilité de la situation de rue apparaît moins attirante pour ces mêmes filles des couches populaires ; d'autre part, les réponses sociales (autant les formelles ou institutionnelles que les informelles) face à un garçon dans la rue seront différentes que celles élaborées face aux filles dans la même situation.

Or, pour réussir à comprendre la complexité avec laquelle les structures sociales de genre s'entrecroisent avec les contextes sociaux de manque économique et comment elles deviennent une partie constituante de l'expérience de la situation des rues des garçons et des filles, nous devons examiner ce qui arrive au-delà du foyer. Il est nécessaire aussi de réaliser une analyse de ce qui arrive dans d'autres espaces sociaux, qui interagissent et renforcent les effets déjà décrits.

3. La situation de rue des garçons et des filles : de différentes façons d'y « exister » et d'y « rester »

3.1 Les expositions des filles et des garçons aux risques différents dans la rue

C'est encore M. Marpsat qui avance que : « La vie dans la rue peut être perçue différemment par ceux qui y vivent, y compris par les mêmes personnes rencontrées à des moments de fortune diverse : ce peut être le lieu de tous les dangers, mais aussi celui d'une certaine affirmation de soi [...] ou d'une forme de liberté. Elle peut également être perçue comme génératrice de dangers différents selon le sexe », dont le risque de viol, toujours évoqué pour les femmes (Marpsat, 1999 : p. 911). Dans ce sens, il ne s'agit pas de décrire qui court plus ou moins de risques en situation de rue, puisque autant les unes que les autres y sont exposés de façon importante. Il s'agit par contre d'identifier la perception et l'expérience des situations de risque spécifiques qui sont le produit et une partie constituant des processus sociaux de construction des rapports sociaux de sexe.

Dans les dossiers du C.A.I.N.A on constate l'existence de deux indicateurs qui peuvent nous introduire dans cette problématique, bien que nous prenions ces données en tant que déclencheurs des débats plutôt que comme la mesure d'un phénomène déterminé³⁵. Pour déceler des situations d'*harcèlement et/ou viol*, on a posé la question : « Est-ce que quelqu'un t'a obligé quelque fois à faire quelque chose que tu ne voulais pas faire, et tu t'es énervé ? ». Pour déceler des situations d'*agression de soi/essais de suicide* on a demandé : « Est-ce que tu t'es senti/e si mal au point de faire quelque chose pour te faire mal/te blesser ? ». Au-delà des pourcentages dévoilés par les réponses, il est surprenant que ceux qui répondent de façon affirmative présentent dans les deux réponses le même profil, c'est-à-dire des adolescentes de plus de seize ans. Face à 25,4% des garçons, 38,4% des adolescentes reconnaissent « avoir fait quelque chose pouvant la blesser ». Mais la différence devient plus profonde en nous renseignant sur des situations d'abus : 37,4% des adolescentes reconnaissent avoir vécu des situations dans lesquelles « elles se sont vues obligées à faire quelque chose qu'elles ne voulaient pas faire », alors qu'il n'y a que 8,9% des garçons qui reconnaissent des situations semblables³⁶ (cf. dessin 3).

S'il est vrai que la façon de présenter (et de se représenter) l'expérience des rues de

³⁵ Les variables que nous présenterons ci-dessous n'ont pas été systématiquement incorporées aux dossiers, en ne représentant donc que la moitié des cas avec de l'information. Ce fait est dû, d'une part, à l'incorporation postérieure de ces items dans la fiche institutionnelle, et, d'autre part, à la nature même des questions, laquelle a mené plusieurs fois les travailleurs sociaux à considérer comme pertinent le fait de ne pas les poser. Pour notre but, avant de présenter les données, nous avons contrôlé qu'au moins la distribution par sexe de ceux qui ont été interrogés soit semblable à la distribution par sexe du total de la population analysée.

³⁶ Les mêmes schèmes de perception qui font que les filles déclarent plus couramment ces situations, agissent parmi les garçons mais dans ce cas en inhibant des telles mentions.

ces filles met en effet l'accent sur un sentiment d'une vulnérabilité majeure, cela peut rendre compte de deux situations. D'une part, M. Marpsat rappelle la *sympathie* majeure qu'éveillent les femmes, surtout quand elles agissent selon les modèles de comportement liés aux rôles de genre. Ainsi, ces filles et adolescentes ayant rompu avec le mandat social de rester au foyer comme la seule trajectoire possible, ont plus de possibilités d'être aidées si elles se présentent comme vulnérables, faibles, dépendantes, plus fragiles et émotives (Marpsat, 1999 : p. 910). D'autre part, cette représentation, elle-même liée à la validité des significations sexuées attribuées aux espaces de la rue et du foyer, entraîne la possibilité qu'on attribue aux filles et aux adolescentes se trouvant en situation de rue une trajectoire et des intentions particulières (liées à la validation d'un usage public de leur corps et de leur sexualité), ce qui peut légitimer des actions d'agression et d'abus sexuel³⁷.

Quelques autres données apportées par les dossiers montrent que les garçons et les adolescents, eux, seraient plutôt exposés à d'autres types de risques, liés aux réponses institutionnelles répressives face à leur situation (cf. ci-dessous, p. 24 - 25), mais aussi en rapport avec le besoin de confirmation constante de leur virilité, qualité hautement valorisée pour la survie dans la rue³⁸. Tel que le rappellent de différents auteurs, (Bourdieu, 1998 : p. 55-59 ; Héritier, cité in Ferrand, 2004 : p. 47), la virilité est une qualité qui doit être corroborée à chaque fois qu'on en a l'occasion, et pour qu'elle ait une valeur réelle, la dite confirmation doit être réalisée par le groupe de partenaires – hommes. Cela peut pousser les garçons à commettre des actes réussissant d'autant plus à éloigner l'accusation de faiblesse, de fragilité et de vulnérabilité (donc, de féminité) qu'ils sont imprudents et dangereux (ce qui d'ailleurs peut dériver en accidents).

Nous arrivons ainsi à comprendre quelques différences retrouvées dans une autre des variables des dossiers : la possession de marques ou de cicatrices sur les corps des enfants. Ce n'est pas le fait de posséder une cicatrice ce qui établit la différence entre les garçons et les filles (56,2% des garçons contre 53,8% des filles), mais la façon dont ils /elles se sont fait une telle cicatrice. Les garçons reconnaissent plus que les filles que ces cicatrices sont le produit d'*accidents* (61,8% des garçons face à 51,5% des filles), alors que les filles mentionnent plus que les garçons que ces marques ont été provoquées par d'autres personnes (27,9% des filles contre 18,5% des garçons) (cf. tableau 9).

³⁷ « Loin de constituer une exception aberrante à mettre au compte de la perversité de quelques hommes, le viol met au jour, en poussant à la limite, la logique du sexisme dominant qui fait de la femme –ou d'un être "inférieur"- un sexe à prendre, refusant de prendre en compte le désir de l'autre ». (Ferrand, 2004 : p. 99).

³⁸ Virilité « entendue comme [...] aptitude au combat et à l'exercice de la violence » (Bourdieu, 1998 : p.57).

3.2 Dispositions et habiletés nécessaires pour survivre dans la rue

Les stratégies développées par ces filles pour se défendre des situations de risque auxquelles elles sont exposées, impliquent très souvent la transformation de l'« habitus domestique »³⁹ transmis dans leur processus de socialisation en tant que femmes. Au cours de notre travail de terrain, nous avons vu ces filles se déployer au niveau physique, être disposées à la bagarre ou à l'emploi de la force physique, nous les avons entendues se servir des expressions agressives pour s'exprimer, utiliser le défi pour se manifester et se mettre en rapport avec les autres, nous les avons vues cacher leurs manifestations de peur, porter de vêtements larges, bref, éviter tout trait « *féminisant* » pouvant être associé par les autres à un signe de faiblesse ou de fragilité. Il en découle que pour réussir à survivre dans la rue, il est nécessaire de développer des capacités, des comportements, des aptitudes corporelles et des savoir-faire se rapportant plus à ce qu'on considère du point de vue social comme masculin. Des études ethnographiques réalisées aux Etats-Unis chez femmes sans domicile, montrent aussi comment elles se voient forcées à dissimuler leur féminité pour se protéger, en cherchant plutôt à réduire la visibilité de leur corps en se dissimulant (Marpsat, 1999 : p. 911). Tout cela constitue un effort majeur pour les filles, qui doivent transformer leur « hexis corporel »⁴⁰ leurs façons d'agir, de se manifester, de parler, de se mettre en rapport avec les autres, de s'habiller, « en se masculinisant »⁴¹. A la différence de leurs frères et de leurs copains, dont la socialisation dans les milieux populaires de la région présente une certaine continuité avec les qualités nécessaires pour survivre dans la rue, les filles ont besoin de se munir de quelques qualités opposées à leur processus de socialisation ; c'est une transformation abrupte leur impliquant un « coût de la transgression »⁴² majeur, qui renforce le « manque » de disposition et d'« intérêt » constaté chez les filles et les adolescentes vis-à-vis de l'espace de la rue.

³⁹ Voilà la notion utilisée par Chabaud, et reprise par Ferrand (2003: p. 50)

⁴⁰ Cf. P. Bourdieu (1998 : p.36).

⁴¹ Cela fait penser aux observations faites par C. Marry à propos de ce qui arrive avec les femmes développant des métiers scientifiques ou techniques historiquement liés à des dimensions de la masculinité. « Les rares femmes entrant dans ce monde d'hommes y seraient perçues comme des étrangères, voire des femmes "virilisées". Elles devraient, en effet, pour s'y adapter, s'aligner sur le modèle masculin » (Marry, 2004).

⁴² On a déjà vu chez les travaux de Marie Duru-Bellat cette préférence des femmes par les options les moins coûteuses, autant du point de vue psychologique que matériel, notamment par le cas français au moment où elles choisissent les orientations de formation traditionnellement féminines (et subordonnées). Mentionné par Ferrand (2004 : p. 63). Tel que nous l'avons mentionné ci-dessus, C. Marry parle aussi du « coût de transgression » que doivent payer les femmes développant des professions et des métiers typiquement masculins (Marry, 2004 : p-12).

3.3 Possibilités différentielles pour le développement d'activités de subsistance

Au delà de la rupture avec les modèles de rôles sexuels en vigueur que ces filles doivent opérer, les possibilités de développer des stratégies pour l'obtention de ressources mettent cependant encore en jeu, d'une part les différentes capacités et savoir-faire appréhendés dans le domaine du foyer lors de leur première socialisation, et d'autre part des réponses sociales différentielles, selon qu'il s'agisse de garçons ou de filles en situation de rue.

Les dossiers recueillis le mettent en évidence en relevant les tâches réalisées par les garçons et les filles reconnaissant travailler à ce moment-là, ou avoir quelque fois le fait. Parmi les garçons les activités les plus mentionnées sont des « métiers » comme la réalisation de petits boulots occasionnels, le marchandage ambulancier, ou être apprenti maçon. Pour les filles, on peut mentionner des activités en rapport avec la mendicité (faire la manche dans les rues, les stations et/ou les gares, et/ou vendre de petites images religieuses) ces dernières étant exercées par 25% des filles et 12% des garçons. Il y a aussi des activités ménagères (garder des enfants, faire le ménage) réalisées par 22% des filles et 1% des garçons (cf. dessin 4).

Les activités développées autant par les uns que par les autres sont en rapport avec les habitudes et capacités acquises, mais aussi avec le type de réponses sociales reçues. Les filles réussissent plus à obtenir des ressources en développant des activités qui soient un prolongement de leur insertion dans leur foyer, ou celles dont le succès dépend du fait de savoir mobiliser face à une audience les idées de fragilité et de vulnérabilité, toutes les deux des caractéristiques associées socialement à ce qui est féminin. Il est aussi intéressant d'observer ce qui arrive avec les différents âges : alors que chez les garçons les activités de mendicité diminuent au fur et à mesure que l'âge augmente, chez les filles l'obtention de ressources à travers ces activités se maintient, et même elle devient plus importante avec les années, probablement parce qu'elles sont accompagnées de leurs bébés. Cette évidence ne fait que renforcer l'idée que la *sympathie* suscitée par ces filles et est d'autant plus remarquable que leur attitude est conforme aux règles du comportement liées aux rôles sexuels. Les jeunes femmes sont ici traitées en tant que *mères*, réelles ou en puissance, et en tant que telles elles répondent aux attentes sociales de genre, en méritant donc de la protection et de l'aide (Marpsat, 1999 : p. 887-913)⁴³. Quant aux garçons, au fur et à mesure qu'ils s'approchent de l'âge adulte, ils ont plus de risques d'être sanctionnés, puisqu'ils sont responsabilisés de ne pas avoir un emploi et de ne pas s'adapter, donc, au rôle de pourvoyeurs. La sympathie qu'ils éveillent diminue aussi.

⁴³ Nous traiterons ci-dessous le sujet de la valorisation sociale du rôle de mère.

Ces filles sont ainsi l'otage de besoins contradictoires afin de survivre dans les rues. Comme le fait remarquer J. Passaro, « ces femmes sont conduites à un double jeu : devant dissimuler leur féminité pour se protéger, elles doivent aussi la mettre en avant lorsqu'elles "font la manche", afin de susciter la pitié » (citée in Marpsat, 1999 : p. 911). De plus, l'insertion dans des activités comme l'aide ménagère ou la garde d'enfants supposent leur réinsertion dans le domaine d'un foyer (même si ce n'est pas le leur), ce qui contribue à que les filles soient moins parmi les enfants et les adolescents en situation de rue.

Même si nous n'avons pas de données quantitatives, à cause du caractère illégal de la tâche, ce qui fait qu'elle soit sous-déclarée, des études qualitatives ont montré que l'exercice de la *prostitution* est aussi l'une des activités de subsistance à laquelle les enfants et les adolescents/es en situation de rue font appel pour obtenir des ressources (Chejter, 2001). Si l'exploitation sexuelle commerciale des enfants atteint les garçons et les filles, celles-ci continuent d'être majoritaires à exercer la prostitution et les représentations qui associent la femme dans la rue avec la disponibilité publique de son corps et de sa sexualité se maintenant en vigueur. Le fait que cette activité, surtout féminine, se réalise dans des espaces fermés (saunas, maison de prostitution, pubs, etc.), où coexistent l'activité et la résidence, renforce encore plus la moindre présence des filles parmi les enfants et les adolescents dans les rues⁴⁴.

4. L'alternance entre le fait de rester dans la rue et le fait d'en sortir : différentes expériences et trajectoires pour les garçons et pour les filles

4.1 Les réponses institutionnelles en rapport à l'idée de ce qui est féminin et ce qui est masculin

Les différentes réponses institutionnelles à la situation de rue de ces enfants et ces adolescents/es selon qu'il s'agisse de garçons ou de filles constitue un autre domaine dans lequel nous pouvons remarquer la façon dont se manifestent les significations associées aux deux genres, en participant au même temps du processus de construction de leurs caractéristiques différentielles et inégales. Le fait d'associer ce qui est féminin avec la vulnérabilité, la fragilité et la passivité (donc, la victimisation) et ce qui est masculin avec la force, la puissance, l'activité (donc, sa responsabilisation), fonctionne quelques fois comme un abri pour les filles, face aux réponses sociales *répressives* développées par certaines institutions de l'Etat dans leur contact avec les gamins et les gamines en situation de rue⁴⁵. C'est ainsi que, dans les dossiers analysés, le pourcentage des filles est plus réduit que celui

⁴⁴ M. Marpsat mentionne des enquêtes réalisées aux EEUU qui montrent aussi comment les *femmes homeless* acceptent de maintenir des rapports sexuels en échange d'une solution éphémère d'hébergement, ce qui leur permet, au moins partiellement, de fuir de la situation de rue (Marpsat, 1999 : p.912).

des garçons parmi les enfants qui mentionnent le fait d'avoir été retenus dans un commissariat de police, ou avoir été envoyés dans des « institutos »⁴⁶ (maisons de redressement). Alors que 80,8% des garçons reconnaît avoir été retenu au moins une fois dans un commissariat de police, ce pourcentage chez les filles descend à 65,5%. Cette différence est aussi visible, bien qu'atténuée, dans la quantité de fois qu'ils ont été retenus dans les commissariats : les garçons l'ont été 4,2 fois en moyenne, alors que les filles déclarent avoir été ramenées au commissariat en moyenne 3,5 fois. En ce qui concerne l'admission dans des « institutos », 56,8% des garçons déclarent y avoir été envoyés, alors que 44,1% des filles le font (cf. tableau 10).

Or, ces mêmes représentations « victimisant » plus les filles que les garçons en situation de rue et les préservant relativement des réponses répressives, n'agissent pourtant pas dans ce même sens lorsqu'il s'agit des réponses institutionnelles *assistantes* ou *tutélaires*. Les garçons et les filles que nous avons interviewés sont majoritairement et également mis en examen par la justice, soient-ils des garçons ou des filles : 73,1% de ceux-là, et 70,9% de celles-ci déclarent être sous procès judiciaire. Cependant, les motifs de ces procès ne sont pas les mêmes pour les unes que pour les autres. Pour la plupart, ils sont exclusivement mis en examen pour des raisons d'assistance sociale sans être poursuivis au pénal (60% ont des procès pour des raisons d'assistance sociale, sans avoir de raisons pénales justifiant leur mis en examen) (cf. tableau 11). En décomposant ce pourcentage, on vérifie que chez les filles la proportion des procès judiciaires pour des motifs exclusivement d'assistance sociale atteint 76,1%, alors que ce pourcentage est de 55,6% parmi les garçons. Par contre, 44,4% des garçons sont poursuivis au pénal alors que 23,9% des filles sont mises en examen pour ces mêmes raisons.

M. Marpsat reprend deux thèses classiques dans les recherches concernant le traitement que reçoivent les filles de la part de la justice pénale. Ces deux thèses, plutôt complémentaires qu'opposées, peuvent apporter des outils pour comprendre ces différences dans le traitement judiciaire reçu par les garçons et les filles en situation de rue. Selon l'une, les femmes bénéficieraient d'un traitement plus clément, qualifié de « courtois » ou de « paternaliste », à condition de suivre les règles de comportement liées aux rôles

⁴⁵ Ces réponses institutionnelles ont été dénoncées comme étant de caractère répressif et comme faisant partie d'une vision des enfants comme des objets de tutelle et non pas comme des sujets ayant de droits. Le dispositif institutionnel qui correspond au « Paradigme de la Tutelle » est composé du trio police – justice de mineurs – « institutos ». Ce dispositif constitue encore aujourd'hui une réponse institutionnelle *généralisée et massive* face à cette population : 77,4% des garçons et des filles en situation de rue ont été au moins une fois retenus dans un commissariat de police, et 54% sont passés au moins une fois par un centre pour mineurs.

⁴⁶ Les « institutos » pour mineurs sont des centres de réclusion où sont envoyés les enfants et les adolescents/es indifféremment pour des motifs pénaux (conflits avec les lois) que pour motif d'assistance sociale.

sexuels traditionnels. Selon la seconde, les femmes seraient les victimes d'une discrimination en tant que « femmes déchues », qui se sont écartées de leur rôle social de soumission pour entrer en conflit avec la loi (Marpsat, 1999 : p. 916). Dans les deux cas il est évident que les réponses institutionnelles valorisent certains comportements tout en sanctionnant et en punissant d'autres ; elles agissent selon les représentations de genre en vigueur en encourageant (et par conséquent en participant de la construction de) l'association entre certains comportements et certains rôles sociaux, selon qu'il s'agisse des garçons ou des filles.

Ainsi, pour des raisons différentes selon leur sexe, autant les garçons que les filles en situation de rue entrent dans l'engrenage du système judiciaire et entament un chemin étant à la fois le produit et le facteur constitutif de la situation de rue qu'il est censé essayer d'éviter, et des comportements sexués qu'il sanctionne ou qu'il protège.

4.2 Une ressource féminine pour l'acquisition d'un statut social plus valorisé : la maternité parmi les filles en situation de rue

Selon les données du Ministère de la Santé, pendant l'année 2003, 13,6% des naissances en Argentine ont correspondu à des mères âgées de moins de 19 ans⁴⁷. Les recherches montrent que la probabilité de ce qu'on appelle le phénomène de la « grossesse adolescente » est fortement en rapport avec les différents contextes socioéconomiques : « 27,3% des femmes les plus pauvres sont devenues mères avant l'âge de 20 ans, alors que 1,6% des femmes des couches les plus aisées sont passées par l'expérience de la maternité à cet âge-là » (SIEMPRO, 2003).

Même si les dossiers qui ont été à la base des analyses de notre travail ne contiennent pas d'informations précises sur la question des grossesses, il existe un registre institutionnel qui peut servir comme indicateur de la présence de cette problématique auprès de cette population. On y systématise la quantité de fois et les motifs pour lesquels le personnel de l'institution accompagne les garçons et les filles aux hôpitaux publics pour leur faire faire des examens et des consultations. On y trouve « la grossesse, l'accouchement et la période puerpérale » comme l'un des motifs principaux des actions d'accompagnement aux hôpitaux (cf. tableau 12). Presque 30% de ces actions d'accompagnement sont réalisées pour de telles raisons, ce qui prouve l'importance de la grossesse adolescente auprès de cette population.

En général, au-delà des débats médicaux sur l'augmentation ou non des risques qu'entraînerait la maternité pendant l'adolescence, les études sociologiques sur la grossesse

⁴⁷ STATISTIQUES VITALES 2003 – Système Statistique de la Santé. (ESTADÍSTICAS VITALES, 2003).

adolescente mettent l'accent sur le fait qu'elle n'est pas le résultat d'un véritable choix de la part des adolescentes⁴⁸. Ces études ont ainsi traité les relations entre le (bas) niveau d'éducation et la grossesse adolescente, l'accès inégal à l'information et à la possibilité d'acheter des pilules de contraception et les implications des représentations culturelles de genre qui rendent difficile pour les filles le fait de parvenir à imposer à leurs copains l'emploi de méthodes de contraception au moment des rapports sexuels. Ce phénomène a été par ailleurs analysé en tant qu'élément de la reproduction de la pauvreté car il est lié à l'interruption des études et à la restriction des possibilités futures de travail⁴⁹. Malgré cela, des études récentes faites en Argentine montrent que « plus d'un tiers des adolescentes n'ayant pas employé de méthodes de contraception l'ont fait parce qu'elles voulaient avoir un enfant, ce qui prouve que la grossesse durant l'adolescence est une alternative valable pour beaucoup de jeunes filles » (CONAPRIS/CEDES, 2004 : p. 145). Et la même étude conclut : « Dans un contexte de pauvreté, où les attentes quant au présent et au futur sont restreintes, la maternité peut leur apparaître comme quelque chose de positif : la possibilité d'avoir un projet propre de vie » (CONAPRIS/CEDES, 2004 : p. 145).

Ces positions sur la grossesse adolescente font rappeler les débats encore valables à l'intérieur du mouvement féministe, concernant les articulations entre maternité et féminité. M. Ferrand résume les courants qui s'opposent : « Au courant féministe radical mettant l'accent sur l'"esclavage social" de la maternité (Les chimères), s'oppose un autre courant féministe, minoritaire, qui fait l'apologie de la "maternité flamboyante" et de l'expérience corporelle spécifiquement féminine qu'elle représente (Righini) » (Ferrand, 2004 : p. 42).

Au delà de l'expérience que chaque une a du fait d'avoir un enfant, pendant le déroulement de notre travail de terrain nous avons remarqué un élément important concernant la grossesse et *la valeur sociale* qu'elle présente. Nous avons observé comment le fait d'être enceintes est pour ces filles l'une des possibilités de changement de statut : une possibilité de reconnaissance sociale différente. Autant pour les adolescentes restant dans la rue après la naissance de leur enfant que pour celles qui commencent progressivement à quitter la rue à partir de cette naissance, le fait d'avoir un enfant leur permet de mobiliser et de faire valoir une ressource que les adolescents n'ont pas.

Le passage de la figure de « fille des rues » à celle de « mère » (même à celle de « mère-fille ») implique dans plusieurs cas un changement de statut dans lequel de

⁴⁸ Il faut remarquer qu'en Argentine, à différence de ce qui se passe dans d'autres pays, par exemple la France, l'interruption volontaire de la grossesse est encore illégale (il n'existe pas le droit de l'avortement).

⁴⁹ Un bon état de la question concernant la grossesse adolescente peut être trouvé dans le rapport final de l'étude « La grossesse pendant l'adolescence : diagnostic pour réorienter les politiques et les programmes de la santé » (CONAPRIS / CEDES, 2004).

différentes réactions sociales sont mises en jeu. Le passage d'une figure censée transgresser les modèles sexués à une autre rendant compte d'un rôle qui suit les comportements sociaux attribués à la femme entraîne aussi le passage à être perçu comme un « pauvre méritant », donc, digne d'être aidé⁵⁰. La figure de la « mère » apparaît du point de vue culturel comme la réalisation de la nature féminine ; celle qui manifeste cet état, donc, tout en étant dans la rue, se voit favorisée par ce que quelques auteurs appellent les « bénéfices secondaires du rôle de dominé »⁵¹, Elles sont considérées plus faibles et par conséquent elles suscitent une sympathie majeure que celle reçue par d'autres groupes dans la même situation (tant qu'elles acceptent le statut de dominée).

La « victimisation » opérant depuis le regard paternaliste vis-à-vis des filles et des adolescentes en situation de rue (quand elles font preuve des comportements assignés à leur sexe) est ainsi d'autant plus marqué que cette adolescente devient mère. Au rôle de mère on doit ajouter l'innocence maximale attribuée à son/ses enfant/s petit/s renforçant son classification comme pauvre méritant, et donc, le caractère d'urgence de son assistance.

De différentes situations en découlent. Pour ces adolescentes restant en situation de rue, le fait d'avoir un enfant leur ouvre une possibilité majeure d'obtenir des ressources grâce à des activités de mendicité, puisqu'elles peuvent ainsi mobiliser encore plus la charité et la compassion des autres. Le bébé devient ici un « bien », non seulement sur le plan moral, mais aussi sur le plan économique (Marpsat, 1999 : p. 887).

Il est pourtant très dur de soutenir la situation de rue avec un bébé. Les conditions de vie y représentent un contexte de risque très fort d'avoir des complications pendant la grossesse ou d'attraper des maladies pour le nouveau-né. Par ailleurs, il existe une forte possibilité que le contact avec les institutions de l'Etat (de répression, comme la police, mais aussi de l'assistance, comme les hôpitaux) finisse par une séparation entre la mère et le nouveau-né. La plupart des fois, donc, la naissance d'un enfant fonctionne comme un stimulus pour commencer à s'éloigner progressivement de la rue, en se constituant par conséquent en une des dimensions qui participent de la moindre présence des femmes dans la rue. Pour celles qui commencent ce processus, quelques occasions paraîtraient s'ouvrir à partir de la naissance de leur enfant. Au niveau informel, le dégoût pour le fait qu'une

⁵⁰ Firdion y Marpsat résument les études analysant la distinction entre pauvres méritants et non méritants. « En bref, cette opposition opère un classement des plus démunis selon le degré de responsabilité qu'ils auraient dans leur situation, les aides qu'ils reçoivent étant d'autant plus fortes que ce degré de responsabilité est faible » (Marpsat, Firdion, 2000, p. 89). Dans ce sens, le fait de ne pas répondre aux règles de comportement assignées à chaque genre, est en général renvoyé à un degré important de responsabilité individuelle, ce qui est donc socialement sanctionné. Plus les actions d'une femme ou d'un homme s'éloigneront de ces normes, plus leur probabilité de se voir traités comme des pauvres non méritants augmentera.

⁵¹ Sur cette même ligne, M. Marpsat mentionne les travaux de Mathieu, 1985 ; de Battagliola et al. 1986 ; de Guillaumin, 1992 ; de Singly, 1993 et de Bourdieu, 1998 (Marpsat, 1999 : p. 887).

femme (mère) et son bébé soient dans la rue, permet quelques fois de réactiver les réseaux de famille ou du quartier dans lesquels elles pourraient s'insérer et être mieux acceptées « maintenant qu'elle va avoir un enfant »⁵². Au niveau institutionnel, les rares ressources d'aide social existants en Amérique latine, où la prise en charge des personnes n'est pas si développée qu'en Europe, tendent à considérer les « mères-célibataires » comme une population cible⁵³ (Chant, 2000). Il y a des organisations et des institutions visant cette population (des foyers pour la journée, des centres d'accueil temporaires pour les mères-filles, tous appartenant à l'Etat, aux communautés religieuses ou à des ONG) où les adolescentes qui n'ont pas d'enfant ne sont pas admises⁵⁴. Le fait d'avoir un enfant implique aussi la conformation d'une unité de famille, ce qui peut, à son tour, ouvrir la possibilité d'accéder à quelques ressources et à quelques droits, par exemple des allocations familiales, des bourses, etc.⁵⁵

Tout en reconnaissant les contraintes sociales associées à l'expérience de la grossesse adolescente mentionnés par la littérature à ce sujet, lorsqu'on analyse le phénomène des filles et des adolescentes en situation de rue, il est important de tenir compte des possibilités et du changement de statut social associés au fait d'avoir un enfant. Dans ce sens, le fait d'avoir un enfant acquiert pour ces filles une importance semblable à la notion de « support » de l'individu développée par Castel (Castel, 2001). Dans un contexte comme celui de la situation de rue, dans lequel ces garçons et ces filles sont dépouillés de n'importe quelle propriété qui leur permette de se constituer positivement en individus, avoir un enfant est perçu comme la possession d'un bien qui donne lieu à ouvrir toute une gamme de droits et de reconnaissances sociales en relation à l'inclusion dans un collectif social à travers le statut donné à la femme en tant que « mère ». Ces filles y trouvent la possibilité concrète de mobiliser une ressource qui devient une source de valorisation sociale, bien qu'à condition d'accepter de jouer un rôle lié à la famille. Dans un contexte social caractérisé par le manque de réelles alternatives à la difficile situation que traversent

⁵² Même si nous avons vu quelquefois comment le fait d'avoir un enfant déchaînait une rupture importante entre la fille et son groupe familial, nous avons aussi vu que dans beaucoup de ces cas c'était la famille du copain –père futur qui se chargeait de les accueillir dans leurs foyers.

⁵³ Si le fait d'être mère-adolescente n'équivaut pas au fait d'être mère-célibataire (CONAPRIS / CEDES, 2004 : p. 146), nous avons constaté plusieurs fois comment les centres d'accueil où celles-là sont logées avec leurs bébés, n'accueillent pratiquement pas, en revanche, le père-adolescent.

⁵⁴ Une travailleuse sociale du C.A.I.N.A. nous a averti, pendant notre terrain, que les places disponibles pour les mères - adolescentes sont plus difficiles à obtenir que celles pour les adolescentes qui n'ont pas d'enfants dans les cas où celles-là feraient preuve de « mauvais comportement », seraient atteintes de HIV ou présenteraient une forte addiction aux drogues. Ce commentaire ne fait que renforcer l'idée que les réponses sociales sanctionnent les femmes (et les hommes) ne suivant pas les normes assignées à leur genre. En ce qui concerne les filles, en rapport avec la construction de ce qui est féminin comme ayant trait à ce qui est soumis, des attitudes de « bon comportement », c'est à dire de respect et d'acceptation de l'autorité sont donc espérées.

⁵⁵ Comme par exemple, les politiques sociales visant les foyers aux chefs-femmes (Chant, 2000).

les garçons et les filles qui sont dans la rue, le fait d'avoir un enfant peut ainsi être signifié comme la possibilité d'accéder à un statut social reconnaissant une certaine utilité sociale à ces filles. Il devient, donc, une différence importante au moment de comprendre les différentes alternatives à la situation de rue s'ouvrant aux garçons et aux filles.

Dernières remarques

Tout au long de ce travail nous avons essayé de réfléchir à la pertinence de quelques débats développés au sein des sciences sociales sur la dimension sexuée de l'expérience sociale, pour comprendre et complexifier l'analyse du phénomène des enfants et des adolescents/es en situation de rue en Amérique latine. Cette analyse met l'accent sur l'articulation des différents rapports sociaux de pouvoir (rapports de classe, rapports de sexe, rapports entre générations) qui s'imbriquent dans les différents espaces sociaux et qui participent à la constitution même du phénomène.

Au cours des étapes du processus analysées (abandon ou non du foyer, façons d'être dans la rue, possibilités d'éloignement progressif), nous avons vu se conjuguer différents mécanismes pour constituer ce qu'au début semblait le résultat des différentes « natures ». Premièrement, nous avons analysé comment de la spécificité de la *socialisation* des garçons et des filles résulte l'intériorisation et la naturalisation de la *division sexuelle des espaces sociaux* et de la place assignée à chacun dans la *division sociale, sexuelle et générationnelle du travail*. Par leur intermédiaire, a lieu la transmission des stéréotypes de sexe – et avec eux, de la domination masculine – en reproduisant et en renouvelant la construction de ce qui est féminin comme lié au ménage, et ce qui est masculin, poussé à l'extériorité. Les deux constructions sont des sources d'obligations, autant pour les filles que pour les garçons, mais en même temps, elles sont des sources de reconnaissance spécifiques, bien qu'inégales. On ne doit pas, toutefois, le voir comme le résultat d'un phénomène de reproduction mécanique et passif. Bien au contraire, dans le fait que les filles des catégories populaires de la région soient plus attirées par le foyer, peut aussi jouer un rôle la décision rationnelle, consciente et réaliste, dans laquelle ces filles évaluent sérieusement les « *coûts* » *psychologiques et matériels* du fait de s'aventurer dans la rue. L'exposition au risque de la violence sexuelle et des abus, et le besoin de transformer (en les masculinisant) les habitudes incorporées, afin de survivre dans ce milieu, peut les mener ainsi à préférer rester dans le domaine de « la maison » bien que cela suppose des situations de violence et de conflit.

Enfin, notre analyse serait incomplète si nous n'abordions pas le *traitement social* différentiel qu'on accorde aux garçons et aux filles en situation de rue, sans analyser les

réponses sociales reçues par les unes et par les autres. Soit en admettant l'exercice de quelques *activités de subsistance* et pas d'autres, soit en élaborant des *réponses institutionnelles de répression ou de tutelle*, les réactions sociales protègent ou sanctionnent ces garçons et ces filles selon le niveau d'adéquation de ces enfants aux rôles de sexe traditionnels. Ainsi, ces réponses sont l'expression des représentations de genre en vigueur et en même temps participent activement de la constitution de la situation de rue comme équivalent d'une expérience plus inadéquate pour les filles que pour leurs frères ou leurs copains.

Dans une situation de manque et de souffrance extrêmes tel que l'est la situation de rue, il devient difficile d'établir une hiérarchie parmi les risques et les expériences subies par les unes et les autres. Nous pouvons pourtant apprécier que les caractéristiques avec lesquelles les processus analysés se conjuguent et se renforcent au moment de déterminer une moindre présence des filles et des adolescentes en situation de rue, mettent en évidence les façons dont certains aspects traditionnels de la constitution sociale de ce qui est masculin et de ce qui est féminin au sein des catégories populaires se maintiennent et se renforcent, en modifiant quelques uns et en problématisant quelques autres de ces aspects.

A propos de cette dernière question, il est important de tenir compte du fait que leur éloignement de l'espace de la famille et leur entrée dans le domaine de la rue implique pour les filles et pour les adolescentes une double rupture avec les valeurs et les normes sociales en vigueur, qui désignent l'espace du « foyer » comme celui qui est adéquat autant pour les enfants (modèle d'enfance typique) que pour les femmes (modèle traditionnel de genre). Malgré cela, si la rupture est en rapport avec l'éloignement de l'espace familial du foyer (cette rupture n'étant pas en général définitive puisque le rapport avec cet espace continue), il n'arrive pas de même avec les possibilités de développer des activités de subsistance renforçant l'idée du « féminin » comme étant lié au foyer, fragile, vulnérable et associé à la sexualité, ni avec l'idée selon laquelle ce qui est féminin est associé à la maternité. Bien au contraire, le fait d'« être mère » continue à entraîner, du point de vue social, la possibilité d'accéder à un statut social constituant une source de valorisation sociale et d'obtention de reconnaissance dans un contexte où ces filles et ces adolescentes n'ont vraiment pas de réelles alternatives à leur situation actuelle.

Ainsi, les rapports entre les sexes et leur imbrication avec les rapports de classe et des générations se révèlent comme constitutifs du phénomène des enfants en situation de rue, et les hypothèses esquissées dans ce travail méritent d'être approfondies au cours de recherches postérieures ayant cette dimension (sexuée) de l'expérience au centre des préoccupations.

Bibliographie

- Actualización diagnóstica del Trabajo infantil en la Argentina*, Programa Internacional para la Erradicación del Trabajo Infantil (IPEC), Ministerio de Trabajo, Empleo y Seguridad Social, Buenos Aires, 2002.
- Alegre, S. (1999), “Un estudio sobre el trabajo complementario como estrategia familiar de vida ante situaciones de crisis”, *Serie de Estudios Metodológicos N°4*, Taller de Investigaciones Sociolaborales, Buenos Aires.
- Aragao Martinis, R. (2002), “Una tipología de crianzas e adolescentes en situação de rua baseada na Análise de Aglomerados (Cluster Análisis)”, *Psicología: Reflexão e Crítica*, n°15(2), p. 251-260.
- Ariza Castillo, M. (1994), “Familias y pobreza. Menores reambulantes en República Dominicana”, *Nueva Sociedad*, N° 129, janvier – février, p. 90-103.
- Arriagada, I (2002), “Cambios y desigualdad en las familias latinoamericanas”, *Revista de la CEPAL*, n°77, p. 143-161
- Bourdieu, P. (1998), *La domination masculine*, Paris, Seuil.
- Bozon, M. (2001), “Sexualité et genre”, in Laufer, J., Marry, C. et Maruani, M. (sous la dir. de) (2001), *Marculin-Féminin: questions pour les sciences de l'homme*, Paris, PUF, p. 169-186.
- Camargo Ferreira, R., Lima da Silva, S. (1998), “Cenas do mapeamento rua: diários e discussões dos educadores”, in Lescher *et. al.* (1998), *Cartografia de uma rede*. Communication présenté à l'Universidade Federal de São Paulo, octobre 1998.
- Castel, R. et Haroche, C. (2001), *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Paris, Fayard.
- CENSO NACIONAL DE POBLACIÓN 2001, Instituto Nacional de Estadísticas y Censos (INDEC), in <http://www.indec.mecon.ar/>
- Champagnat, J.-C. (2005), « Les enfants des rues », in www.droitsenfant.com
- Chant, S.(2003) , “Nuevas contribuciones al análisis de la pobreza: desafíos metodológicos y conceptuales para entender la pobreza desde una perspectiva de género”, *Serie Mujer y Desarrollo*, N° 47, noviembre, CEPAL-Naciones Unidas.
- Chejter, S. (2001), *La niñez prostituida. Estudio sobre la explotación sexual comercial infantil en la Argentina*, Buenos Aires, UNICEF.
- CONAPRIS/CEDES (2004), “El embarazo en la adolescencia: diagnóstico para reorientar las políticas y programas de salud”, Argentina.
- Corona, R., Marcial, R., Rodríguez, R.(1999), *El otro Vallarta. Acercamiento a la problemática contemporánea de Puerto Vallarta*, México, El Colegio de Jalisco.
- Devreux, A-M. (2004), *Les propriétés formelles des rapports sociaux de sexe*, thèse d'habilitation à diriger des recherches, Université Paris 8, 22 octobre 2004, sous la direction de Jean-Claude Combessie.
- La Nación (journal), “Editorial: Cada vez más chicos en la calle”, publié le 18/06/2004.
- Downs, L. L. (2002), « L'évolution du genre comme catégorie d'analyse historique », Textes Relatifs au Domaine de Recherche n°3, Paris, EURHIST EHESS, in www.ehess.fr/eurhist/participants/themes/theme3.html
- ESTADÍSTICAS VITALES 2003 - Sistema Estadístico de Salud. Dirección de Estadísticas e Información de Salud. Ministerio de Salud y Ambiente de la Nación. - Información básica.
- Ferrand, M. (2004), *Féminin Masculin*, Paris, Éditions La Découverte.
- Fonseca, C. (2000), *Familia, fofoca e honra: etnografia de relações de gênero e violência em grupos populares*, Proto Alegre, Ed. Universidade/ UFRGS.
- Fouquet, A. (2001), « Le travail domestique: du travail invisible au "glissement" d'emplois », in Laufer, J., Marry, C. et Maruani, M. (sous la dir. de) (2001), *Marculin-Féminin: questions pour les sciences de l'homme*, Paris, PUF, p. 99-127.
- Gentile, F. (2004), *Representaciones acerca de “los chicos de la calle”: la construcción de una categoría social altamente estigmatizada*. Communication présenté au II Congrès National de Sociologie, Universidad de Buenos Aires, 20-23 d'octobre.
- Girola, C. (2004), “SDF à Nanterre: des hommes ni d'ici ni d'ailleurs. Chronique d'une construction discursive de l'extraterritorialité”, in A. Gotman (dir.), L. Assier-Andrieu (colab.), *Villes et hospitalité. Les municipalités et leurs “étrangers”*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme.
- Gomes da Costa (1998), *Niños y niñas de la calle: vida, pasión y muerte*, Buenos Aires, UNICEF.
- Heilborn, M.L. (2000), *Dimensoes Culturais do Trabalho Infantil Femenino*, Río de Janeiro, OIT-IPEA.

- Hita, M.G. (1997), "Familia y pobreza: ¿modelo único hegemónico?", *Población y Cambio Social. Revista Latinoamericana de Población*, Vol. 1, N° 1., in <http://www.unam.mx/prolap> o <http://www.prolap.unam.mx>
- Laufer, J. (2001), « Travail, carrières et organisations : du constat des inégalités à la production de l'égalité », in Laufer, J., Marry, C. et Maruani, M. (sous la dir. de) (2001), *Marculin-Féminin: questions pour les sciences de l'homme*, Paris, PUF, p. 57-79.
- Laufer, J., Marry, C. et Maruani, M. (sous la dir. de), (2001), *Marculin-Féminin: questions pour les sciences de l'homme*, Paris, PUF.
- Lezcano, A. (2002), *Condiciones de vida y laborales de los niños y adolescentes que transitan la Ciudad Autónoma de Buenos Aires*, Gobierno de la Ciudad Autónoma de Buenos Aires, in http://dim.buenosaires.gov.ar/areas/des_social/chicos/censo.pdf
- Lucchini, R. (1993), *Enfant de la rue. Identité, sociabilité, drogue*, Genève-Paris, Librairie Droz.
- Manier, B. (2003), *Le travail des enfants dans le monde*, Paris, Ed. La Découverte.
- Marcon, Muggeri, Zucchiatti, (1999), "El trabajo infante juvenil en GBA", *Serie de Estudios Metodológicos N°4*, Taller de Investigaciones Sociolaborales, Buenos Aires.
- Marsat, M. (1999), « Un avantage sous contrainte. Le risque moindre pour les femmes de se trouver sans abri », *Revue Population*, 54^e (6), Paris, INED, p. 885-932.
- Marsat, M. et Firdion, J-M. (2000), *La rue et le foyer. Une recherche sur les sans-domicile et les mal-logés dans les années 1990*, Paris, PUF-INED.
- Marry, C. (2001), « Filles et garçons à l'école : du discours muet aux controverses des années 1990 », in Laufer, J., Marry, C. et Maruani, M. (sous la dir. de) (2001), *Marculin-Féminin: questions pour les sciences de l'homme*, Paris, PUF, p. 25-41.
- (2004), *Les femmes ingénieurs. Une révolution respectueuse*, Paris, Belin, chapitre I.
- Maruani, M. (2001), « L'emploi féminin dans la sociologie du travail : un longue marche à petits pas », in Laufer, J., Marry, C. et Maruani, M. (sous la dir. de) (2001), *Marculin-Féminin: questions pour les sciences de l'homme*, Paris, PUF, p. 43-56.
- Merklen, D. (2003), « Du travailleur au pauvre. La question sociale en Amérique Latine », *Études rurales*, janvier-juin 2003, p. 165-196.
- Perrot, M. (2001), « Faire l'histoire des femmes : bilan d'une expérience », in Laufer, J., Marry, C. et Maruani, M. (sous la dir. de) (2001), *Marculin-Féminin: questions pour les sciences de l'homme*, Paris, PUF, p. 229-244.
- Pojomovsky, J., Viñoles, A. (2001), *Relevamiento de niños, niñas y adolescentes en situación de calle en la ciudad de Rosario*, SIEMPRO-UNICEF Argentina, in www.siempro.gov.ar
- Próspero Roze, J. (1995), "Los chicos de las calles: un problema endémico de la provincia de Resistencia en crisis", *Anuario de Estudios Urbanos*, n°2.
- Rizzini, I., Fonseca, C. (2002), *As meninas e o universo do trabalho doméstico no brasil. Aspectos históricos, culturais e tendências atuais*, OIT-IPEC.
- Scott, J. (1988), *Gender and the Politics of History*, Columbia University Press.
- SIEMPRO (2003), *Informe Día Internacional de la Mujer, año 2003*, Sistema de Información, Monitoreo y Evolución de Programas Sociales, Ministerio de Desarrollo Social de la Nación, Argentina., in <http://www.periodismosocial.org.ar>.
- Sierra Merienne, M. (1991), *Le processus de l'enfant de la rue, ses implications et sa relation avec la problématique infantile colombienne*, Thèse de Doctorat en Sociologie, Paris, EHESS.
- Simmel, G. (2002), *Les pauvres*, Paris, PUF.
- Singly, F. de (2001), « Charges et charmes de la vie privée », in Laufer, J., Marry, C. et Maruani, M. (sous la dir. de) (2001), *Marculin-Féminin: questions pour les sciences de l'homme*, Paris, PUF, p. 149-167.

Annexe 1 – Tableaux et dessins

Tableau 1. – Sexe des enfants en situation de rue à Buenos Aires qui participent du CAINA

Sexe	%
Garçons	77,1
Filles	22,9
Total	100
Total dossiers	1666

Source : Dossiers des enfants participant du CAINA entre 1991 et 2003.

Tableau 2. – Âge de la « sortie » du foyer des enfants, selon sexe

		Sexe		
		Garçons	Filles	Total
		%	%	%
Âge de sortie du foyer	6 ans et moins	6,1	5,6	6,0
	7- 9 ans	24,8	15,2	22,7
	10 - 12 ans	32,5	26,3	31,1
	13 - 15 ans	25,6	37,5	28,3
	16 - 18 ans	9,8	13,6	10,7
	plus de 18 ans	1,3	1,9	1,4
Total		100	100	100
Dossier effectif		1103	323	1426

Source : Dossiers des enfants participant du CAINA entre 1991 et 2003.

* Note : Pour faire les calculs, on a exclu les dossiers sans information.

Tableau 3. – Durée de la « situation de rue » des enfants, selon sexe

		Sexe		
		Garçons	Filles	Total
		%	%	%
Durée de la situation de rue	Un an ou moins	36,9	46,8	39,1
	Plus d'un an	63,1	53,2	60,9
Total		100	100	100
Dossiers effectifs *		1141	333	1474

Source : Dossiers des enfants participant du CAINA entre 1991 et 2003.

* Note : Pour faire les calculs, on a exclu les dossiers sans information.

Tableau 4. – Niveau d'études (nombre d'années de scolarisation) des enfants, selon sexe

		Sexe		
		Garçons	Filles	Total
		%	%	%
Niveau d'études (nombre de années de scolarisation)	Moins de 7 ans	61,7	49,0	58,8
	7 ans et plus	38,3	51,0	41,2
Total		100	100	100
Dossiers effectifs *		1232	359	1592

Source : Dossiers des enfants participant du CAINA entre 1991 et 2003.

* Note : Pour faire les calculs, on a exclu les dossiers sans information.

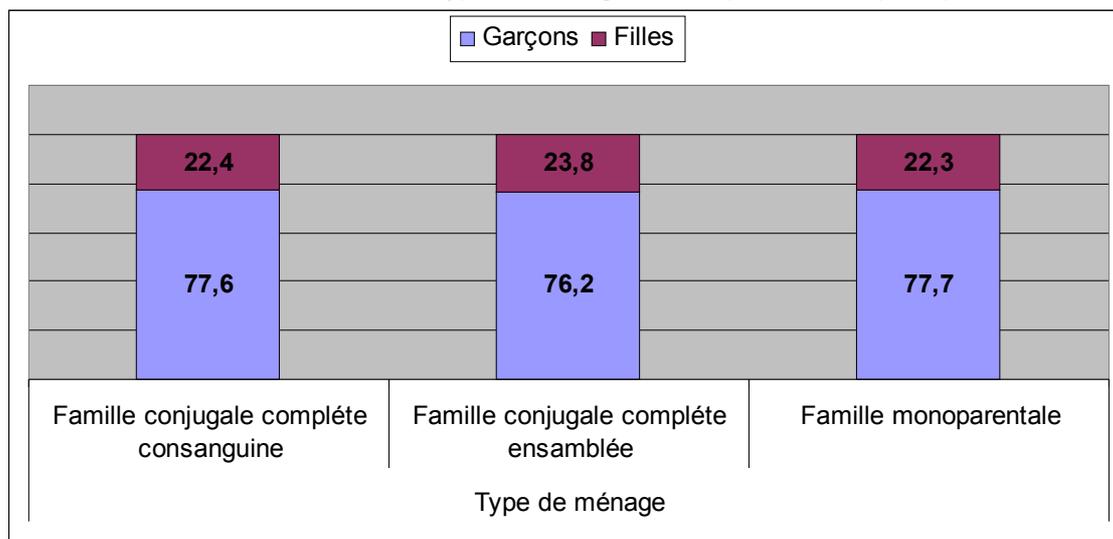
Tableau 5. – Dernier contact des enfants avec leurs familles, selon sexe

		Sexe		
		Garçons	Filles	Total
		%	%	%
Dernier contact avec leur famille	Moins d'une semaine	43,4	57,8	46,8
	Entre une semaine et un mois	24,5	24,2	24,4
	Plus d'un mois jusqu'à 6 mois	17,6	10,3	15,9
	Plus de 6 mois	14,5	7,7	12,9
Total		100	100	100
Dossiers effectifs *		1108	339	1447

Source : Dossiers des enfants participant du CAINA entre 1991 et 2003.

* Note : Pour faire les calculs, on a exclu les dossiers sans information.

Dessin 1. – Sexe des enfants, selon type de ménage d'où ils proviennent (en %)



Source : Dossiers des enfants participant du CAINA entre 1991 et 2003.

Tableau 6. – Nombre de frères et de sœurs avec lesquels les enfants habitaient, selon sexe

		Sexe		
		Garçons	Filles	Total
		%	%	%
Nombre de frères et sœurs	Jusqu'à 4 frères/sœurs	63,0	51,7	60,3
	5 ou plus frères/sœurs	37,0	48,3	39,7
Total		100	100	100
Dossier effectif *		930	292	1222

Source : Dossiers des enfants participant du CAINA entre 1991 et 2003.

* Note : Pour faire les calculs, on a exclu les dossiers sans information.

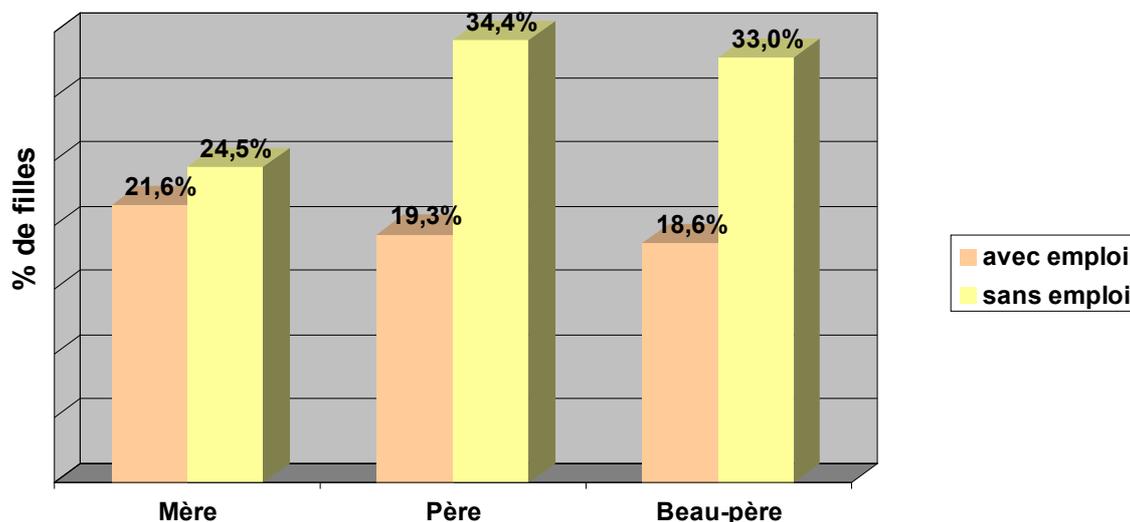
Tableau 7. – Motifs mentionnés par les enfants pour avoir quitté le foyer, selon sexe

Motifs pour quitter le foyer	Sexe		
	Garçons	Filles	Total
	%	%	%
Violence familiale	39,9	49,9	42,2
Maltraitance familiale	38,1	35,6	37,0
Abus / harcèlement sexuel	1,7	18,7	5,7
Situation économique	30,3	32,0	30,7
Conflit familial (sans violence phisique)	23,9	21,1	23,3
Ennui	11,0	6,2	9,9
Absence brusque des parents	6,2	4,7	5,9
Autres	0,8	0,0	0,6
Total	100,00	100,00	100,00
Multiplicité de réponses	1.12	1.14	1.13
Dossiers effectifs *	1094	337	1431

Source : Dossiers des enfants participant du CAINA entre 1991 et 2003.

* Note : Pour faire les calculs, on a exclu les dossiers sans information.

Dessin 2. – % de filles parmi les enfants participant du CAINA, selon l'activité des parents avec lesquels elles cohabitaient



Source : Dossiers des enfants participant du CAINA entre 1991 et 2003.

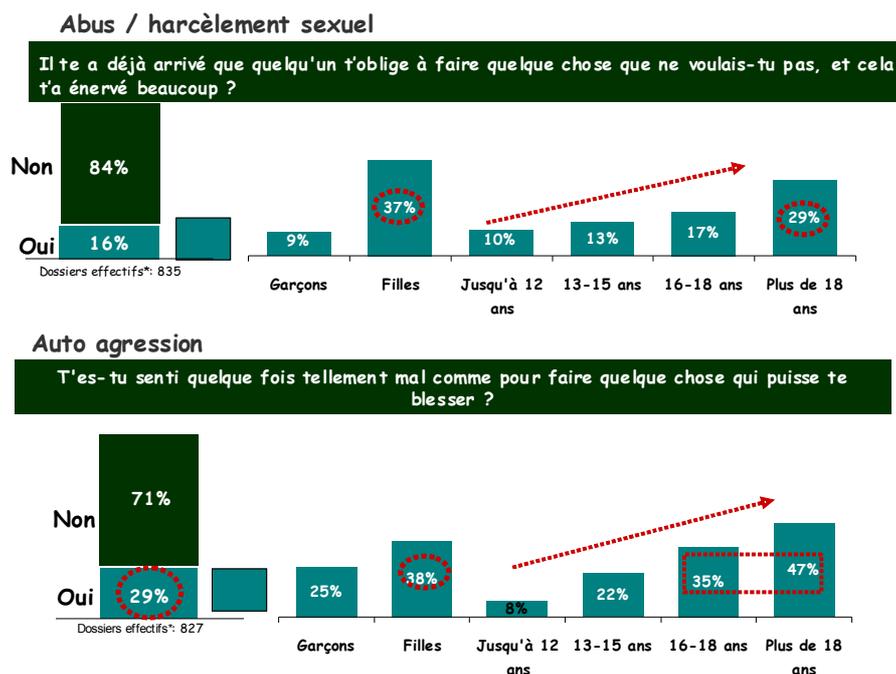
Tableau 8. – % de filles parmi les enfants participant du CAINA qui mentionnent "Violence familiale" comme motif de sortie du foyer, selon condition de activité des parents

% de filles entre qui mentionnent "Violence familiale"		
% du total de mentions		27,8
% dont la mère...	avec emploi	26,2
	sans emploi	28,6
% dont le père...	avec emploi	24,5
	sans emploi	39,0
% dont le beau-père...	avec emploi	21,3
	sans emploi	40,4

Source : Dossiers des enfants participant du CAINA entre 1991 et 2003.

* Note : Pour faire les calculs, on a exclu les dossiers sans information.

Dessin 3. – Profil de ceux qui reconnaissent avoir eu des abus et des agressions de soi



Source : Dossiers des enfants participant du CAINA entre 1991 et 2003.

* Note : Pour faire les calculs, on a exclu les dossiers sans information.

Tableau 9. – Présence d'une cicatrice parmi les enfants et façon dont ils se l'ont fait faire, selon sexe

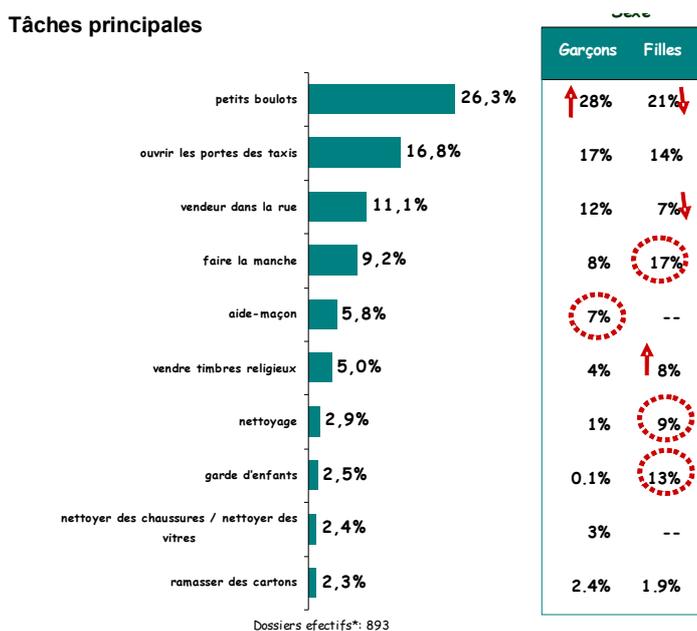
		Sexe		
		Garçons	Filles	Total
		%	%	%
Précense d'une cicatrice	Oui	56,3	53,8	55,7
	Non	43,7	46,2	44,3
		%	%	%
Façon dont l'enfant s'a fait faire une cicatrice**	faite par soi-même	19,7	20,6	19,9
	accidente	61,8	51,5	59,6
	provoquée par des autres	18,5	27,9	20,5
Total		100	100	100
Dossiers effectifs *		249	68	317

Source : Dossiers des enfants participant du CAINA entre 1991 et 2003.

* Note 1 : Pour faire les calculs, on a exclu les dossiers sans information.

** Note 2 : Pour faire les calculs, on a exclu les cicatrices issues des tatouages.

Dessin 4. – Tâches principales réalisés par les enfants qui travaillent, selon sexe



Source : Dossiers des enfants participant du CAINA entre 1991 et 2003.

* Note : Pour faire les calculs, on a exclu les dossiers sans information.

Tableau 10. – Arrêts au commissariat, internement dans des « institutos » parmi les enfants et moyenne du nombre de fois qu'ils y sont allés, selon sexe.

		Sexe		
		Garçons	Filles	Total
		%	%	%
Arrêt au commissariat	oui	80,8	65,5	77,4
	non	19,2	34,5	22,6
Total		100	100	100
<i>Moyenne de nombre de fois</i>		4,20	3,45	4,07
Internement dans un institut	oui	56,8	44,1	54,0
	non	43,2	55,9	46,0
Total		100	100	100
<i>Moyenne de nombre de fois</i>		2,68	2,67	2,68

Source : Dossiers des enfants participant du CAINA entre 1991 et 2003.

Tableau 11. – Mises en cause judiciaires des enfants du CAINA, selon sexe.

		Sexe		
		Garçons	Filles	Total
		%	%	%
Mis en cause judiciaire	avec	73,1	70,9	72,6
	no	26,9	29,1	27,4
Total		100	100	100
		%	%	%
Type de dossier judiciaire	dossiers tutélares exclusivement	55,6	76,1	60,0
	dossiers pénales exclusivement	44,4	23,9	40,0
Total		100	100	100

Source : Dossiers des enfants participant du CAINA entre 1991 et 2003.

Tableau 12. – Diagnostics médicaux issus des actions institutionnelles du personnel du CAINA d'accompagnement des enfants vers les services publics de santé (données de 2004).

Actions institutionnelles selon diagnostic médical		
Année 2004		
	N	%
Grossesse, accouchement, suites de couche	246	28,0
Contrôle pédiatrique (jusqu'à 1 an)	111	12,6
Maladies infectieuses et parasitaires	98	11,1
Maladies de la peau	96	10,9
Maladies de l'appareil digestif	77	8,8
Blessures, empoisonnements et coupes	66	7,5
Maladies du système respiratoire	52	5,9
Contrôle général	28	3,2
Maladies du système nerveux	23	2,6
Examen gynécologique	23	2,6
Symptômes, signes non classables	18	2,0
Maladies génito-urinaires	16	1,8
Maladies de l'audition	11	1,3
Autres	15	1,7
Total	880	100,0

Sources: Base des actions institutionnelles d'accompagnement des enfants vers services de santé réalisées en 2004.